

# OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

**N°10 LE TEMPS**

# SOMMAIRE

<b>Le temps</b>	
<b>Par openfield</b> .....	1
<b>L'arbre dans le projet</b>	
<b>Par Simon Lacourt et Yves Petit-Berghem</b> .....	2
<b>Le jardin de ma mère</b>	
<b>Par Guillaume Portero</b> .....	7
<b>Le temps d'un jardin</b>	
<b>Par Anaïs Jeunehomme</b> .....	10
<b>Revoir</b>	
<b>Par Anne Collongues</b> .....	15
<b>Mon premier cahier</b>	
<b>Par Amélie Janíková</b> .....	18
<b>Sur les chemins de Saint-Goussaud</b>	
<b>Par Marin Baudin</b> .....	22
<b>Documents</b>	
<b>Par Catherine Mosbach</b> .....	26
<b>Les cimetières dans la ville</b>	
<b>Par Nicolas Delporte</b> .....	30
<b>Territoires, ferroviaire et paysage</b>	
<b>Par Antoine Sautet</b> .....	33
<b>La Réunion, exclamation du paysage</b>	
<b>Par Nicolas Bonnier</b> .....	36
<b>Les chênes de 1936</b>	
<b>Par Armande Jammes</b> .....	40
<b>Les saules</b>	
<b>Par Geneviève et Alain Sauvé</b> .....	47
<b>Une année dans le Finnmark, épisode 3</b>	



# Le temps

Nous avons choisi pour le dixième numéro d'Openfield, un peu comme pour un anniversaire, de parler du temps. Notion intimement liée au paysage. Il faut du temps pour que poussent les arbres, pour que se développe un jardin. Du mauvais temps et du beau temps aussi que l'on peut regarder par la fenêtre...

**Par openfield** 18 DÉCEMBRE 2017

Simon Lacourt et Yves Petit Berghem ouvrent la thématique en revenant sur l'utilisation de l'arbre dans les aménagements, plaidant pour que le temps du végétal devienne celui du projet dans une époque qui tend à l'immédiateté. Ce développement long et patient, c'est ce que contemple jour après jour le jardinier. Anaïs Jeunehomme et Guillaume Portero reviennent tous les deux au jardin familial, nous racontant la façon dont ces lieux se sont constitués, au fur et à mesure que vieillissent les parents et les enfants.

Ce paysage de l'enfance, on le retrouve aussi dans le travail photographique d'Anne Collongues qui retourne voir les lieux où elle a grandi, photographiant des endroits que son œil avait tellement vus, mais peut-être pas encore pris le temps de regarder. Et c'est encore l'enfance dans le travail d'Amélie Janikova qui a construit un grand cahier pour que les petits puissent regarder la nature changer, bouger au rythme des saisons, se figer dans la neige et vibrer sous le vent. Nous revenons ensuite au projet avec Marin Baudin qui raconte le déroulement d'une étude participative à Saint-Goussaud, où comment il a fallu prendre le temps qu'il faut pour que les habitants s'approprient peu à peu leur territoire et son projet. Catherine Mosbach nous accompagne dans sa pensée du paysage et dans la découverte du parc du Louvre-Lens, le rattachant au territoire et à son passé. Nicolas Delporte nous livre son avis quant à la façon que l'on a de penser, en France, nos cimetières, loin de toute notion d'un paysage qui, pour être consacré aux morts, devrait rester vivant. Enfin, Antoine Sautet revient sur son travail de paysagiste à la SNCF, où la corrélation temps/espace prend tout son sens dans la démarche de projet.

Nous entrons ensuite avec Nicolas Bonnier dans le climat réunionnais, où la chaleur et l'humidité s'associent à une géologie particulière pour créer de puissants paysages. Puis vient l'Histoire. Armande Jammes suit un moment le fil qui nous ramène à 1936, lorsqu'aux Jeux olympiques de Berlin on offrait des jeunes chênes aux vainqueurs. Ces arbres, pour certains, sont encore debout et la photographe Ann Shelton est allée les documenter et les photographier. En marge de la thématique, nous retrouvons Geneviève et Alain Sauvé qui nous parlent des saules, arbres méconnus, parfois exigeants, mais tellement utiles. Et pour finir, enfin, ce long numéro d'hiver, nous suivrons, avec Lucie D'Heygère, le départ et l'arrivée de la course des chiens de

traîneaux à Alta, tout au nord de la Norvège.

*L'équipe d'Openfield.*



POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**openfield**, *Le temps*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/edito-3/>

# L'arbre dans le projet

L'arbre et le temps. Le temps et l'arbre dont nous parlerons ici ne concernent pas l'arbre dans le Temps, avec sa puissance mythologique, symbolique ou encore affective. Le sujet est ici celui de l'arbre dans l'aménagement contemporain, à une époque de vitesse, de recherche permanente du gain de temps, de consommation instantanée sans considération temporelle. Une époque qui pourtant cherche plus que jamais à sortir de son temps et à retrouver du temps.

**Par Simon Lacourt et Yves Petit-Berghem** 18 DÉCEMBRE 2017

## I. Le temps de l'arbre dans le projet paysager

### L'arbre, armature du projet et marqueur de temps

Agrément, verdissement, végétalisation, le paysage dans le projet d'aménagement est trop souvent considéré comme un 'complément qualitatif' et n'aurait pas, à la différence d'un bâtiment, de prise réelle sur le temps, parce que le végétal est vu comme changeant, fragile, malléable.

L'arbre est pourtant historiquement un des marqueurs de temps les plus évidents dans l'aménagement : il naît avec le projet, pousse et grandit selon les aléas, selon les contraintes ; il porte les marques du temps sur sa silhouette, selon les tailles qu'il a subies, les protections qu'on lui a offertes ou non.

Le temps de l'arbre représente le temps de la création d'un paysage et d'une identité locale. C'est en observant l'arbre au rythme des saisons que se décline le temps : les feuilles ramassées à l'automne viennent protéger le sol en paillage, les branches dénudées et la découpe en bois de chauffe annoncent l'hiver, la fleur symbolise l'arrivée du printemps puis le fruit apparaît selon la saisonnalité des sujets ; l'arbre vit, produit et transforme un paysage et surtout, ne laisse jamais indifférent.

Faire pousser un arbre productif implique de se projeter dans le temps. Imaginer, miser sur la qualité future d'un sujet, le former et le tailler en conséquence, en mettant en place les meilleures conditions possibles pour son avenir. Façonner un arbre et se plier à son éducation relèvent du temps long, de la patience de voir grandir son paysage.

Le monde rural s'est longtemps servi de l'arbre comme marqueur. En effet, l'arbre balise le territoire et constitue un repère facilement identifiable car il a une emprise spatiale sans commune mesure avec d'autres plantes du règne végétal. En terre agricole, il marque le bornage d'une parcelle, signale la présence d'un point d'eau. Dans les fonds de vallées, les arbres se regroupent en formant des ripisylves épousant la bordure des rivières. L'arbre bocager et sa trogne marquent les saisons et l'adaptation de l'homme à son milieu, il remplit le paysage de son empreinte.

L'arbre traverse le temps et les territoires. Par le passé, il se déclinait jusqu'aux portes des villes où il produisait bois de chauffe, vergers nourriciers et bois de construction. L'arbre productif était alors encore marqueur de temps. Fait paradoxal : en contribuant à la construction des paysages urbains actuels, il a, par là même, participé à son propre déclin. En effet, l'arbre tel qu'il apparaît dans les projets d'aménagement a aujourd'hui perdu une de ses fonctions fondamentales, la production. De charpente du territoire, l'arbre est devenu ornement, un produit de consommation paysagère, dénué de toute notion de temps ou de géographie.

Cette évolution est le résultat d'au moins deux facteurs :

- La disparition progressive de l'arbre productif en dehors des zones de production arboricoles. L'évolution des modes de vie, des pratiques agricoles et paysagères, a gommé peu à peu la nécessité de l'arbre productif en milieu rural ouvert et en ville, ou du moins dans sa proche périphérie. Les reliquats d'arbres bocagers dans les espaces publics sont rares (Fig. 1) et souffrent de leur non-exploitation. Cette évolution est problématique car elle entraîne peu à peu leur disparition pour des raisons d'instabilité et de dangerosité. On perd à la fois le bénéfique productif et ornemental. L'arbre d'ornement a pris une place importante dans les aménagements pour ses qualités de pousse rapide, de faible nécessité d'entretien, de rusticité ou d'esthétique, au détriment de toute notion écologique ou productive.

- L'arbre transplanté, ou 'sans âge'. L'arbre citadin, et plus généralement l'arbre 'paysager' que l'on 'installe' aujourd'hui dans les projets, est le plus fréquemment un arbre déjà adulte. Il est de plus en plus rare de voir un projet de jardin, de parc ou d'espace public livré autrement que définitif, c'est-à-dire avec un couvert arboré déjà constitué. En cas de dépérissement ou de mauvaise reprise, le sujet est systématiquement remplacé, bouleversant ainsi toute idée de temporalité. On croise souvent un olivier bicentenaire dans un jardin de particulier fraîchement livré, quelle que soit sa situation géographique. Peu de chances pourtant qu'il tienne une décennie de plus dans ces conditions.



Fig. 1 : Vestige de haie bocagère productive dans le bois de l'Amande, Nantes Nord, avril 2016

## Discordances de temps

Il est nécessaire de se demander d'où vient ce besoin, cette nécessité de profiter d'un paysage déjà 'terminé'. Dans une époque où le bien-être, la naturalité et le développement durable semblent être à l'honneur, on se délecte d'artifice paysager hors de toute considération temporelle. L'arbre se consomme comme objet fini, dénué de toute temporalité. Cette anomalie vient certainement du fait que le projet d'aménagement est un instantané d'un temps 'T'. Lorsque le concepteur dessine un projet de paysage, il offre une vision adulte et définitive d'un projet, un portrait du climax du végétal et de l'arbre, déjà à son stade adulte et en pleine force de l'âge. On évacue par ce procédé le fait que l'arbre est un être vivant, qui naît, grandit puis vieillit. L'aménagement ne prend pas la mesure du temps, en ne se basant pas sur le rythme lent de la nature et de la croissance des végétaux. Il ne prend pas non plus en compte la notion d'avenir, de pérennité et de résilience. Une fois cet idéal instantané consommé, et notre arbre passé du stade adulte à celui de sénescence, que reste-t-il et quelle alternative de renouveau nous est offerte à part une nouvelle transplantation ? On est encore deux fois perdant, on consomme un paysage déjà passé, usé.

La modernité d'un projet n'évacue pas des temps désaccordés où l'homme perd tout espoir de pouvoir observer son action pendant de longues années. Pourquoi en est-on arrivé là ?

– Le temps de l'arbre n'est plus en accord avec le temps du projet urbain.

Force est de constater que le temps du projet dans l'aménagement du territoire est un paramètre complexe à maîtriser et à communiquer, le projet paysager n'y fait pas exception. L'immédiateté et la vitesse sont les caractéristiques de notre époque et la construction du paysage n'y échappe pas, qu'il soit bâti ou végétal.

On veut un arbre tout de suite, pas une graine ; un jardin doit exister tout de suite, pas dans 10 ans. On importe donc des sujets de grande taille que l'on perfuse d'engrais et d'arrosage en attendant qu'ils reprennent. Cette logique absurde semble ne choquer personne tant elle est acquise et partagée par tous. Peu de gens peuvent aujourd'hui se targuer d'avoir vu grandir cet arbre au fond du jardin ou sur la place du village. La dimension patrimoniale, du temps retranscrit par

l'histoire du lieu, en est amputée. Pourtant, il est aisé de se projeter dans le temps d'un arbre qui est là depuis 200 ans et de l'admirer, on le protège et le défend même souvent bec et ongles comme un proche parent ; il fait partie du paysage local.

L'arbre ornemental est implanté là comme s'il y avait toujours été, il n'est pas neuf, naissant, il ne lui reste plus dans son cycle de vie que la maturité puis la sénescence, dont une bonne partie avec assistance 'médicale'. Le temps du projet d'aménagement est pourtant un temps très long, on travaille souvent sur 15, 20 ans, le timing idéal pour faire pousser et accompagner un arbre, mais encore faut-il l'avoir pensé en amont et bataillé pour le faire accepter comme une priorité du projet.

La remise en question du contrôle de l'homme sur la nature passe aussi par ce genre de réflexion. Dans une société où le temps est devenu valeur marchande, le paysagiste doit apprendre et faire comprendre comment gagner du temps, en perdant du temps. Il est de son devoir, par la pédagogie du vivant, de construire une nouvelle relation avec le temps, en intégrant dans le paysage toutes les étapes du rythme du vivant.

Allonger le temps en sélectionnant des sujets plus jeunes et en observant l'évolution du paysage, en appliquant une logique « d'autoconstitution » des milieux par la flore locale, puis par la sélection, à la manière d'un cultivateur. Cultiver le paysage prend du temps au démarrage, mais garantit de gagner du temps par la suite. Gagner du temps sur la capacité de croissance et de réussite des plantations, sur la défense contre les invasives, les maladies, etc. Gagner du temps sur la connaissance des milieux, la qualité des sols et leur capacité à la résilience ; gagner du temps sur le futur, une écologie et un équilibre retrouvés, une sélection d'essences productives et pérennes ; freiner pour trouver le 'bon' temps, l'optimal, celui qui convient, faire l'économie du temps.

Il s'agit ici de cultiver un paysage arboré résilient et résistant, adapté aux conditions locales et en bonne santé. Un arbre transplanté peut se retrouver en difficulté rapidement s'il n'est pas adapté aux conditions écologiques locales, la volonté de le maintenir en bonne santé peut en effet coûter cher et faire perdre du temps (acharnement thérapeutique à vouloir maintenir ce type de paysage, notamment en ville). Pourtant, il ne faut pas non plus s'y tromper et tomber dans la nostalgie facile d'un bon vieux temps idéalisé : l'arbre productif présent jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle dans les périphéries urbaines et les campagnes n'était pas un ornement passif et de tout repos, il impliquait de la rigueur, un combat contre la nature, une contrainte et du labeur. Il représente un temps important de travail et d'investissement ; un paysage même bien adapté au milieu demande un entretien, son absence de gestion peut être catastrophique.

– Le temps de l'arbre n'est pas en accord avec le temps du décideur

Ce vœu pieux se confronte dans la plupart des cas au temps de l' élu, au temps des budgets, au temps du maître d'ouvrage, au temps du riverain. Et finalement plus du tout au temps des saisons, du végétal et du vivant. Au-delà de ces questions,

le paradoxe contemporain est que les villes s'étirent et s'étendent sur les proches périphéries, presque exclusivement sur les meilleures terres agricoles, sur lesquelles l'arbre productif et le végétal local auraient le plus de facilité à s'implanter. Pourtant, la plus grande partie des projets d'aménagements y voient le jour sous la forme de zones d'activités et de lotissements, suite de boîtes et de nappes d'enrobés sans saveur plantées parfois d'arbres ornementaux adultes et déjà fatigués, un aménagement immédiat, un produit fini, beaucoup de temps perdu.

Le devoir de l'aménageur est aujourd'hui de rendre le temps aux habitants. Repenser un développement cohérent dans un temps qui est le leur en les impliquant dans la réflexion de leur espace. Les jardins familiaux fleurissent dans les opérations nouvelles ou de renouvellement urbain ; les chantiers participatifs appellent de nouvelles formes de sociabilité où l'on apprend à faire ensemble (Fig. 2) ; les plans de paysage et d'aménagement territoriaux sont co-construits avec les agriculteurs et les usagers. On réapprend le temps du végétal et son importance sur le cadre de vie. Par les rencontres, on tisse de nouvelles relations sociales en mettant à profit le temps pour des gens qui n'ont plus le temps. La biodiversité est sur toutes les lèvres, l'agriculture urbaine est une notion qui parle à tous. Il s'agit bien d'une nouvelle relation au temps, apprendre au citoyen que le temps d'un arbre n'est pas celui de la société marquée par la vitesse, la précipitation, et un rapport distendu à la nature. Il faut s'adapter au rythme du vivant et à celui des arbres, et ne plus contraindre les arbres à s'adapter au temps des élus et maîtres d'ouvrage.



Fig. 2 : Constituer une haie de fascines avec les habitants pour délimiter l'espace public dans un langage bocager. Les arbres présents dans le tissu urbain depuis une quarantaine d'années participent à la constitution de ce nouvel espace public, Nantes Nord, mai 2017

Prendre le temps de faire ensemble pour mieux comprendre notre relation au vivant. L'homme est aussi un être vivant : le faire ensemble permet une prise de conscience de ce qui nous entoure.

## II – Exemple de projet : le jardin de traverse à Brétigny.

*Jardin réalisé pour l'Atelier Jam (contact@germeetjam.com), Caudex sous-traitant de la conception et du suivi sur quatre années (2015-2019). ZAC Clause Bois Badeau*

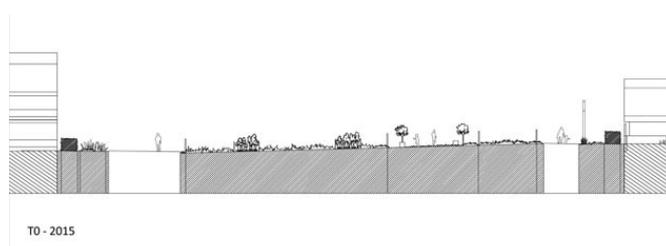
### Se jouer du temps

Avant le projet – Le contexte de la réalisation de ce jardin est particulier parce qu'il sera progressivement entouré de con-

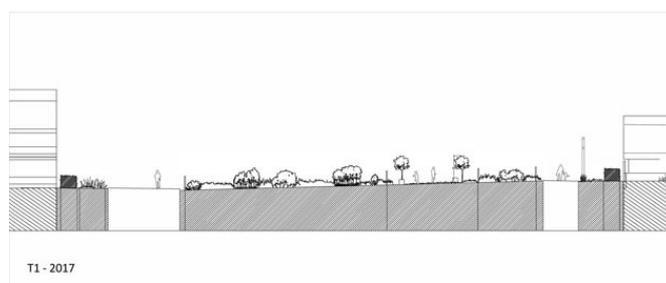
structions, profitant du temps du projet urbain pour grandir, donc dans le temps de l'arbre. Une grande partie de la végétation y pousse de manière spontanée, profitant des réserves de graines naturellement présentes dans le sol.

Le temps du projet d'aménagement de la ZAC, la nature du terrain (anciennes parcelles agricoles) et les temps de réalisation nous ont offert l'opportunité de réaliser ce jardin avant que les bâtiments ne viennent pousser autour, permettant de 'semer' littéralement une forêt urbaine et de constituer les espaces publics et plantés à partir du terrain naturel. (Fig.3)

Fig. 3 : Coupe évolutive du projet de jardin de traverse (réalisé pour l'Atelier Jam)



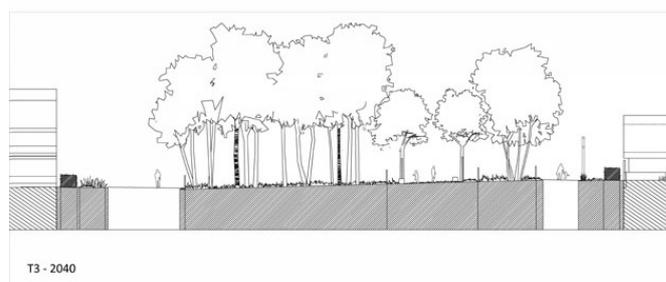
T0 : 2015 – Première année : autoconstitution du boisement à partir du sol en place et semis de poches forestières de graines d'arbres certifiées ONF (en particulier *Quercus robur*, *Fraxinus excelsior*, *Carpinus betulus*, *Populus tremula*, *Malus sylvestris*, *Prunus avium*, *Rosa canina*..).



T1 : 2017 – Deuxième année : conduite, sélection et entretien du jardin pour le laisser se constituer dans le temps du végétal. Contrôle des invasives potentielles, suivi du plan de gestion.



T2 : 2025 – Dixième année : le jardin est constitué, les essences forestières et locales ont pris leur place dans un environnement qui leur est idéal. Les arbres d'avenir sont définis, les espaces sont travaillés en fonction du plan de gestion. L'arbre productif au service du paysage.



T3 : 2040 – Au bout de vingt ans : constitution progressive par la sélection d'essences des arbres 'producteurs' d'un couvert forestier urbain local. Le plan de gestion s'adapte à une nouvelle époque du jardin, pour le renouvellement productif de celui-ci.

**Semer un jardin** – La création de ce jardin s’appuie sur le principe d’autoconstitution et d’accompagnement par la plantation, en faisant appel à des espèces indigènes du plateau de Brétigny (*boisement typique de chênaie-charmaie du plateau et en particulier Quercus robur, Fraxinus excelsior, Carpinus betulus, Populus tremula, Malus sylvestris, Prunus avium, Rosa canina*), auxquelles s’ajoutent des essences productives (fruitiers dans les parties circulées et aires de jeux) ou ornementales adaptées à l’espace public pour leur robustesse et leur bonne tenue dans le temps.

Ce jardin accueille un verger productif et des tiges d’avenir (chêne, cormier sorbier, merisier, frêne, etc.), autant d’essences nobles qui gagneront en qualité et en rentabilité avec le temps s’ils sont bien encadrés et gérés.

**Prendre le temps** – Ce projet s’inscrit dans le temps de la maturation progressive, les essences pionnières viennent s’installer pour composer le sol et la sélection se fait en grande partie d’elle-même, certaines essences prenant la place et préparant la venue de celles qui attendent patiemment leur tour (Fig. 4 et 5). Avec le temps et dans l’ordre naturel des choses, les espèces vont se concurrencer et se compléter. Une observation attentive de la dynamique végétale permettra de contrôler les potentielles essences invasives et colonisatrices qui pourraient être présentes dans le sol ou transportées par des engins de chantier (*Robinia pseudoacacia, Fallopia japonica, Ailanthus altissima, Buddleia davidii, Artemisia vulgaris*, etc.).



Fig.4 et Fig.5 : Suivi de l’évolution du jardin, à T0 (avril 2016) et T1 (mai 2017). Le jardin, comme les bâtiments, se développe dans un temps long de pousse et de construction.

Deux ans ont passé depuis l’installation du jardin : la strate arbustive se met patiemment en place, la ronce et les premières autochtones viennent prendre le dessus sur les pionnières. Le couvert des chênes et des essences d’avenir émerge

peu à peu, les zones humides accueillent progressivement leur flore caractéristique. La faune (faucon crécerelle, fauvette à tête noire, grenouille verte, etc.), qui avait déserté cette zone depuis longtemps, revient et commence à investir l’espace. Les premières constructions viennent encadrer le jardin (Fig. 6 et 7).



Fig.6 et Fig.7 : photos de suivi de l’évolution du jardin, à T0 (avril 2016) et T1 (mai 2017). Parc public en formation, le jardin vient créer et qualifier l’espace public de manière locale et en grande partie autoconstitué.

**Suivre le temps** – Mais le temps du végétal ne s’arrête pas à celui du projet, nous accompagnons la gestion pendant les quatre premières années de pousse du jardin, pour suivre et contrôler les espaces et les structures végétales qui se sont constituées. Nous avons élaboré un plan de gestion pluriannuel pour que les services de la commune s’approprient les typologies végétales (boisements et bosquets haies de type bocager, prairie de fauche, verger communautaire, mares forestières, mégaphorbiaie) et les accompagnent pour qu’elles remplissent leur rôle spatial, écologique et productif. Un mode d’emploi de la gestion dans le temps de cet espace est défini pour en tirer le meilleur parti et savoir gérer au mieux l’après-projet (Fig.8 et 9).



Fig.8 et Fig.9 : La gestion et la tenue des espaces contrôlent le paysage productif de ce jardin de traverse. L'entretien au service d'un paysage durable et résilient.

Le principe de cet écosystème construit par le temps engage des réflexions plus larges. L'économie du temps représente également une économie de gestion, et une économie financière. Les terres sont locales, les rémanents sont réutilisés sur place, les eaux pluviales de toute la zone sont redirigées dans le jardin pour créer des milieux auto irrigués et riches de biodiversité. L'ensemble du système permet une économie de gestion d'assainissement du quartier.

Le temps rendra ce jardin fort et solide, ses bases sont saines et en place, mais le temps l'a aussi fragilisé. Tant que rien n'était construit autour, il n'attirait que peu le regard. Malgré une adhésion et un enthousiasme certain des services et de la maîtrise d'ouvrage, les premiers usagers et les riverains se questionnent sur sa forme et sur son rôle dans l'espace public. Dans une époque marquée par l'immédiateté et la précipitation, peut-être que ce jardin est arrivé tôt, son rôle de pionnier doit être affiché et partagé. Aussi, il faut prendre le temps de l'explication, travailler la communication et défendre le projet pour lui garantir une pérennité.

Appliquer le temps de l'arbre dans un projet d'aménagement permet de faire lire et comprendre la nature à sa réalité propre, sa réelle mesure. Prendre le temps de réfléchir son espace permet une économie de moyens substantielle ; le traitement agroécologique de l'espace public nécessite d'être porté par les politiques publiques si l'on souhaite vraiment voir ce système réussir. Le paysage mérite que l'on prenne le temps de préparer les espaces publics de demain, organiser en co-construction le suivi avec les bonnes pratiques afin de parvenir à des écosystèmes arborés résilients et économes, socialement acceptables et adaptés à toute « l'épaisseur du temps ».

L'AUTEUR

**Simon Lacourt et Yves Petit-Berghem**

**Simon LACOURT** est gérant de la société Caudex. Paysagiste et géographe, il aime travailler au plus proche du terrain. Après plusieurs années en bureau d'étude de maîtrise d'œuvre, il se lance en 2015 dans la création de Caudex pour continuer son aventure dans le domaine du paysage et du territoire. Sa formation de géographe lui permet d'apporter une vision territoriale et synthétique du projet et de confronter les données physiques et humaines à la compréhension de l'espace. Il s'intéresse également depuis de nombreuses années aux dynamiques agroforestières et plus largement au sujet de l'arbre productif.

Géographe de formation, **Yves PETIT-BERGHEM** participe à la formation conduisant au Diplôme d'Etat de Paysagiste (DEP) en mobilisant une pédagogie propre à la conception par le « projet de paysage ». Parallèlement, il assure la formation des doctorants de l'école doctorale ABIES qui accueille également les mastérisants de la spécialité de master « Théories et démarches du projet de paysage » de l'ENSP / AgroParisTech / Université Paris-Saclay. Ses activités de recherche l'ont conduit à développer une expertise sur les paysages forestiers et l'arbre hors forêt en abordant les interactions systémiques entre les processus biophysiques d'une part et les facteurs sociaux, économiques, institutionnels, culturels, mentaux, d'autre part. Ses activités se sont élargies ces dernières années à des approches ayant trait au paysagisme et aux politiques publiques associées à la démarche de projet.

#### BIBLIOGRAPHIE

- Ambroise R., Toubanc M., 2015. Paysage et agriculture pour le meilleur ! Mayenne : educagri éditions, 138 p.
- Ambroise R., 2017. Dessiner les paysages agricoles pour un développement durable et harmonieux des territoires. Rapport de la 9<sup>e</sup> conférence du conseil de l'Europe sur la convention européenne du paysage, 74 p.
- Bonnet F., 2016. Aménager les territoires ruraux et périurbains. Rapport de Frédéric Bonnet au ministère du logement, de l'égalité des territoires et de la ruralité, 129 p.
- Corvol A., 2009. L'arbre en Occident, Paris : Fayard, 369 p.
- Decaulme A. (Coord.), 2013. Arbres et dynamiques, Clermont-Ferrand : Maison des Sciences de l'Homme, 274 p.
- Drénou C., 2009. Face aux arbres. Apprendre à les observer pour les comprendre, Paris : Ulmer, 155 p.
- Freytet A. 2017. Le temps des soustractions heureuses, PAP 10, 9 p.
- Michon G., 2015. Agriculteurs à l'ombre des forêts du monde : Agroforestiers vernaculaires. Arles : Coéditions Actes Sud, coll. Nature, 250 p.
- Sirven B., 2016. Le génie de l'arbre. Arles : Actes Sud, 416 p.
- Zürcher E., 2016. Les arbres entre visible et invisible. Arles : Actes SUD, 283 p.

#### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Simon Lacourt et Yves Petit-Berghem**, *L'arbre dans le projet*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/6574/>

## Le jardin de ma mère

Comment suis-je arrivé là ? À l'horticulture, au paysage et au jardin ? À cette vision naturaliste ? Difficile de répondre en détail, mais avec un peu de recul, je ne peux que reconnaître l'importance qu'aura eue le jardin de ma mère.

Par Guillaume Portero 18 DÉCEMBRE 2017

Avant tout, c'était a priori une terre à vigne et à fruitiers. Un sol pas si fertile somme toute, partiellement sacrifié sur l'autel de l'étalement urbain et du développement pavillonnaire. Il me semble toutefois que cet espace ne s'est pas révélé comme tant d'autres parcelles, quasi produites à l'emporte-pièce. Certainement pas unique, mais vraisemblablement peu commun.

Lorsque l'on arrive au fond de cette impasse à la limite du Château d'Olonne et des Sables, on distingue à peine l'objet architectural pourtant lui aussi bien différent des autres autour de lui. Une masse de verts laisse à peine respirer la toiture et un peu du crépi.

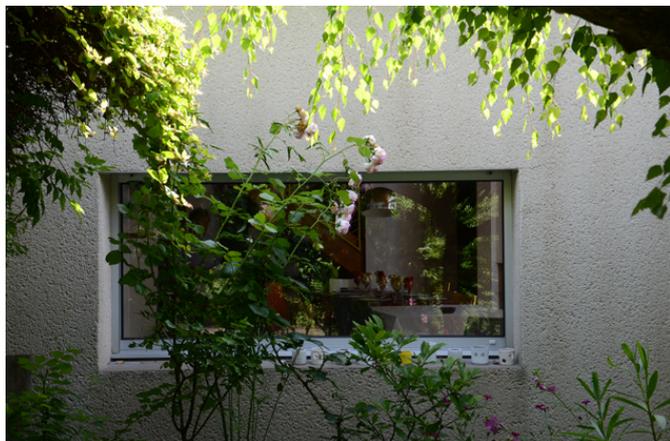


À vrai dire, le bâti le plus visible reste le garage. Fait assez récent depuis la disparition du figuier, l'arbre d'une jeunesse. L'arbre-symbole dans lequel beaucoup d'entre nous ont grimpé pour jouer ou récolter. Récolte souvent faite depuis la toiture à la demande persistante de la cheffe de maison. Que rien ne se perde. Quantité pléthorique de confiture distribuée à toute la famille ainsi qu'aux amis. Ce pauvre figuier abattu un jour d'automne ou d'hiver n'avait encore aucun tort. Il n'avait simplement qu'été planté trop près du mur d'enceinte. Trop près selon moi, à l'époque. Une estimation malheureuse. Je n'avais pas encore réalisé le temps nécessaire au développement d'un tel sujet. Ma mère, dans sa clairvoyance réussit à préserver une dizaine de pieds dont encore quelques-uns demeurent en pot en attente d'être donnés à ses fils lorsqu'ils auront eux aussi un peu de terrain.

Ce jardin devait avoir une série de fonctions au nombre desquels prévalait l'occultation des divers vis-à-vis, si prégnants dans ce type d'espace périurbain. Il se devait d'être également productif ce qui justifia la plantation de fruitiers, mais pas de potagers, étonnamment.

La grande majorité des végétaux furent implantés suite, entre autres, à des dons d'amis et de la famille. Ce qui explique encore aujourd'hui la réticence d'Edith à les déplacer ou à les supprimer. Un attachement profond à certaines plantes comme à cet oranger du Mexique donné par sa mère et arraché par mes soins sans son avis pour refaire une partie jardin. Acte imbécile et violent.

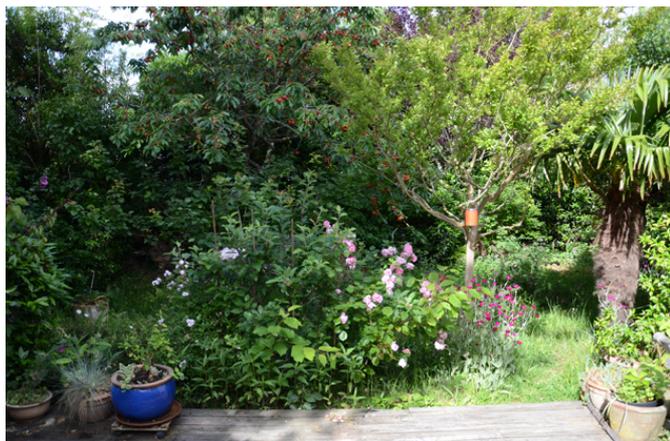
Tous ces végétaux, elle les multiplia sans documentation préalable et constitua cette masse, écrin de verdure s'insérant dans un contexte déjà bien établi par la présence du chêne de M. Merlet. Ce chêne pas si grand que ça, mais énorme, quand ramené au reste de la végétation. Généreux en ombre en été, situé à deux trois mètres du mur d'enceinte au sud de la terrasse. Sujet défendu bec et ongle contre un voisin préférant un environnement aseptisé. Contexte par ailleurs largement lié à la forme de la maison et à son architecture, notamment par une très large ouverture vers l'extérieur et de nombreux cadrages mis en place a posteriori avec la plantation du terrain.



©guillaume portero

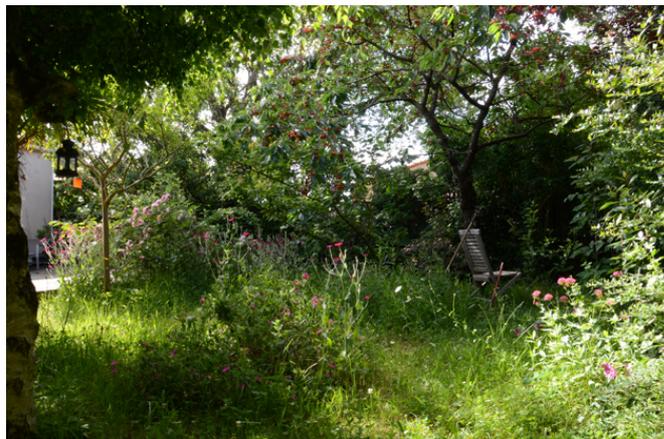
La constitution de ce jardin a bien entendu nécessité l'ajout d'un certain nombre d'espèces, achetées en jardinerie ou pépinières, elles aussi vouées à être multipliées et disséminées.

Il m'est encore difficile de réaliser le temps et les efforts qu'il aura fallu pour le créer. Ce n'est qu'en m'imprégnant de diverses représentations que j'ai pu commencer à comprendre sa valeur. Tout d'abord en trouvant plus d'intérêt dans un jardin diversifié, vert toute l'année et à entretien réduit.



En quittant le foyer familial et ne revenant que trois à quatre fois par an, l'évolution devient davantage visible à l'instar des saisons. Peut-être que ma perception du jardin de ma mère n'est qu'un dérivé d'une vision romantique surannée pourtant remise au goût du jour par Gerritsen et théorisée par Robinson à la fin du 19<sup>e</sup>. Tous deux chantres à leur manière du jardin sauvage, compositeurs naturels. Des communautés végétales composites, presque autonomes ont été créées. Ceci ne s'est pas fait sans expérimentations parfois limites — plantations trop denses, espèces trop vigoureuses, proportions dans les compositions, toutefois systématiquement régulées sous les divers sécateurs de ma mère. Probablement que mon analyse va trop loin et que ma mère ne fait que resayer à chaque résultat qu'elle ne juge pas suffisamment satisfaisant. Trop d'ombre pour l'espace à vivre à l'extérieur comme à l'intérieur, végétal souffreteux, pas assez de fleurs, etc. Le jardinage de ma mère s'est donc résumé à des séries d'expérimentations à mots couverts, de dosages empiriques et de la recherche sans fin d'un équilibre. Sans fin, car la parcelle n'est pas si grande et les possibilités de plantations bien

qu'infinies, se révèlent parfois piégeuses, notamment avec les arbres, ce qui conduit à des tailles que l'on pourrait qualifier de non-conventionnelles. Interventions fortes et renouvellement. Cultures de relais intriqués et exploitation d'une spontanéité de la végétation, tantôt permise tantôt découverte.



Chacun de mes passages me faisait ainsi prendre la mesure du rythme des croissances des végétaux en place, l'apparition de nouveaux ou la perturbation de parties entières du jardin. Car ma mère peut ne pas y aller de main morte. Comme le ménage, il y a le passage des saisons, des sortes de rituels. Hiver/printemps. Printemps/automne. Les arbustes sont taillés et maintenus dans des gabarits. Les rosiers sont taillés tout court. On récolte ce qu'il reste à récolter. Mais on prend également du recul et réfléchit sur le dosage de lumière tout en maximisant l'espace disponible. Des petits fruits. Les arbres pas trop hauts. Il y a des passages. On discute. Ça négocie. « Guillaume, tu veux pas le tailler l'eucalyptus ? » Choses qu'on ne me demande aujourd'hui pas pour mes études, mais mon âge. Car jardiner comme ma mère nécessite un minimum de bras. Ressource qu'elle commence à compter et économiser et que j'observe à chaque fois que je viens. Que j'admire par l'état de ce jardin d'un peu plus de trente ans, qui ressemble de plus en plus à un manifeste de bon sens et de patience. Il est davantage question d'accompagnement que de création pure et simple, finie. Pas de visions idéales, mais on note un certain nombre de repères, pas tous immuables certes malgré une structure persistante. Le bouleau pleureur qui nous a servi de tonnelle depuis aussi longtemps que je peux m'en souvenir en est le plus bel exemple. Ainsi, le jardin lui-même est acteur de son évolution, sans personnification, mais en reprenant cette notion de génie du lieu qui vit à travers son gardien, ma mère. En fait, le réel plaisir de rester dans ce jardin c'est de ne plus sentir l'entourage. On a beau être dans du périurbain, on se croirait partout sauf en ville. C'est ça : on est ailleurs. L'exotisme de beaucoup de végétaux n'y est pas pour rien, mais pas pour tout, tout de même. C'est la diversité des textures, des camaïeux de verts, la discrète abondance des fleurs presque toute l'année. D'ailleurs, on y dort parfaitement bien notamment en été lorsque la seule chose à faire est de s'allonger sur un transat. Ou ce petit-déj' printanier prit sur la terrasse qui constitue le moment privilégié pour admirer cette ambiance particulière, dans laquelle on oublie toujours de prendre les plus belles photos. Voilà, les souvenirs deviennent bien plus vivants dans ce cadre avec la cabane derrière

les cyprès de Leyland aujourd'hui morts et recouverts de lierre, la tombe du chat ou une source de bagarre avec les bambous avec mon frère. Et toutes ces batailles d'eau. C'est in fine un cadre plutôt flou qui ne nécessitera pas de mise au point, tant que ma mère sans occupera.



Dois-je donc me poser la question de son devenir ? Limiter les interventions est d'ores et déjà son leitmotiv. Profiter d'un délaissement contrôlé s'avérerait plus compliqué qu'il n'y paraît. Un dosage simple pour chaque association et entre chaque association. Sans mauvais jeux de mots, les communautés végétales auraient peut-être tendance à s'appauvrir naturellement. Les arbres donneront trop d'ombre ou se mangeront les uns les autres, les lianes ramperont et grimperont où bon leur semblera et le peu de gazon restant laissera le lierre terrestre le coloniser. Les fruitiers se développeront sans taille, produiront ou non, laissés à leur propre sort. Mais la diversité n'a jamais été une fin en soi ici. Je ne suis pas certain qu'il s'agirait d'une trahison à l'esprit du jardin de le délaisser même progressivement, par la force des choses. Peut-être à celui du jardinier. Mais après tout, on pourra encore le négocier, entre mère et fils.

Photographies ©Guillaume Portero



L'AUTEUR

### Guillaume Portero

**Guillaume Portero** est ingénieur paysagiste diplômé de l'Institut National d'Horticulture et de Paysage d'Angers et s'est spécialisé en foresterie urbaine à l'Ecole Nationale du Génie Rural, des Eaux et des Forêts de Nancy ainsi qu'à l'Université de Copenhague. Il a travaillé au sein du bureau d'étude et cabinet d'expertise Arbres Paysages Environnement (APE) et est aujourd'hui directeur adjoint des Espaces Verts de la Ville de Vichy.

contact : gportero(a)hotmail.fr

---

### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Guillaume Portero**, *Le jardin de ma mère*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/le-jardin-de-ma-mere/>

## Le temps d'un jardin

Comment est intégrée la question du temps lors de la création d'un jardin ?

Lorsque l'on travaille avec une matière vivante comme le végétal, cette notion de temps est prédominante. En effet, contrairement à un projet architectural, lors de sa plantation, un jardin (ou un espace public) n'a pas beaucoup d'envergure, les plantes sont petites, il y a du vide, mais avec le temps, l'ensemble planté offrira une toute autre physionomie, car il gagnera en ampleur en croissant au fur et à mesure des années.

Par Anaïs Jeunehomme 18 DÉCEMBRE 2017

J'ai coutume de dire que c'est en partie ce qui rend notre métier de paysagiste-concepteur aussi attrayant, et cela nous oblige également à une certaine humilité. Notre conception embellit avec le temps, phénomène dont les bâtiments peuvent rarement se targuer et qui fait aussi la force (ou la faiblesse selon le point de vue adopté) de notre activité. La maturation d'un jardin entraîne la naissance d'un ensemble spectaculaire, aussi la prise en compte de cet aspect « temps » gagne à être communiquée auprès des décideurs et clients, et ce, d'autant plus dans une société de la vitesse et du résultat immédiat (*voir à ce sujet le texte de Simon Lacourt*).

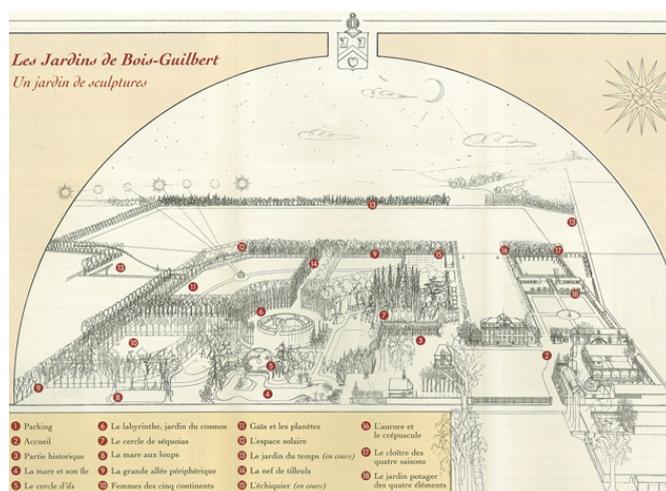
Planter un arbre est un « placement », qui, selon l'essence, se fera sur des centaines d'années : que dire des bâtiments que l'on produit aujourd'hui à grand renfort de parpaings ?

Pour illustrer cette notion de temporalité dans la création d'un jardin, je vous propose de partir à la découverte de deux jardins, l'un en Seine-Maritime et l'autre en Seine-et-Marne.

Le premier jardin, est celui conçu par Jean-Marc de Pas, sur le domaine familial dont il a hérité à 21 ans, à Bois-Guilbert, petit village normand au nord-est de Rouen.

Le poney-club, fondé par son père, qui occupait les pelouses autour du château déménage alors quelques mètres plus loin, au niveau de la ferme, laissant ainsi carte blanche à Jean-Marc. Il obtient ainsi un grand ensemble de 7 ha, composé de prairies et planté de quelques arbres, dont certains datant de plusieurs centaines d'années.

Le lieu était ouvert au public jusqu'alors, aussi Jean-Marc décide que cet ensemble qu'il créera le sera aussi, car il a l'intuition que la société a besoin d'espaces qui célèbrent la nature, la poésie et la beauté. Il planifie donc la création d'un jardin, à partir d'une esquisse d'ensemble, qu'il va s'atteler à planter d'année en année.



Vue axonométrique du jardin. Dessin © Jean-Marc De Pas

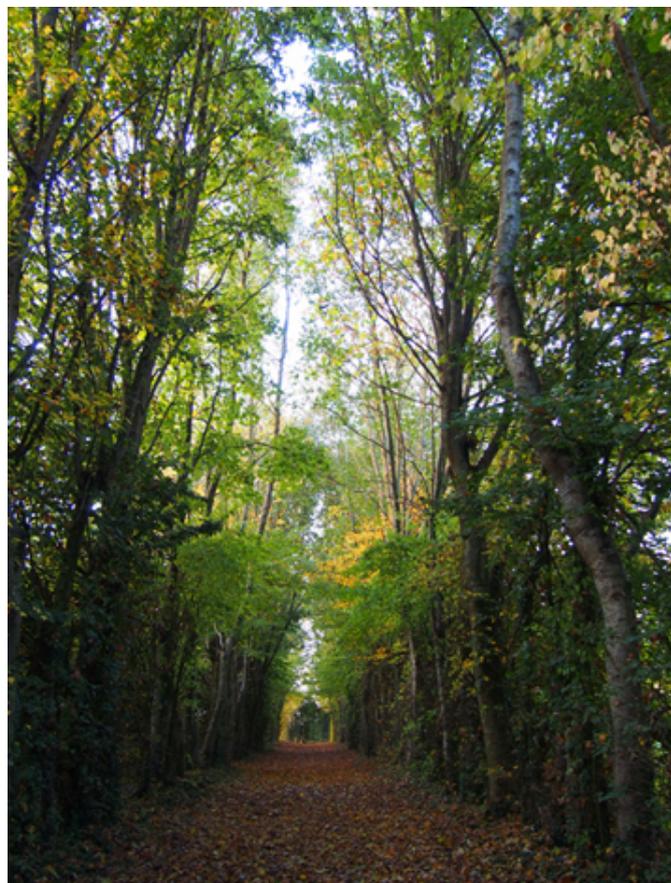
Ce jardin est un hommage à la Nature, il en célèbre les éléments, en les évoquant au travers de pièces de jardin.

Jean-Marc, par sa formation en ébénisterie, a acquis une bonne connaissance des essences d'arbres, de l'ampleur qu'ils prendraient à maturité, de leur silhouette et de leur effet dans le paysage. Aussi c'est avec ses connaissances et ses qualités d'observation qu'il va entreprendre la conception de son jardin.

Les premiers travaux qu'il entame concernent l'agrandissement de la mare existante. La terre excavée va alors servir à créer l'île et d'autres volumes dans le jardin. La mise en place d'une vision d'ensemble permet d'optimiser les travaux, en utilisant les ressources disponibles sur le site.

Jean-Marc agit comme un paysagiste-concepteur : notant que la position en hauteur du château l'expose aux vents, il décide de clore son jardin avec une haie variée d'arbres, à la façon des clos-masures du territoire. Mais une haie simple lui paraît peu intéressante, aussi il la double, créant ainsi un mail planté qui permet de parcourir les contours du jardin. Cet ensemble est boisé de 1600 arbres et arbustes, qui forment une voûte de 800 m de longueur. Les essences, chêne, tilleul, érable champêtre, charme, châtaignier et aulne sont

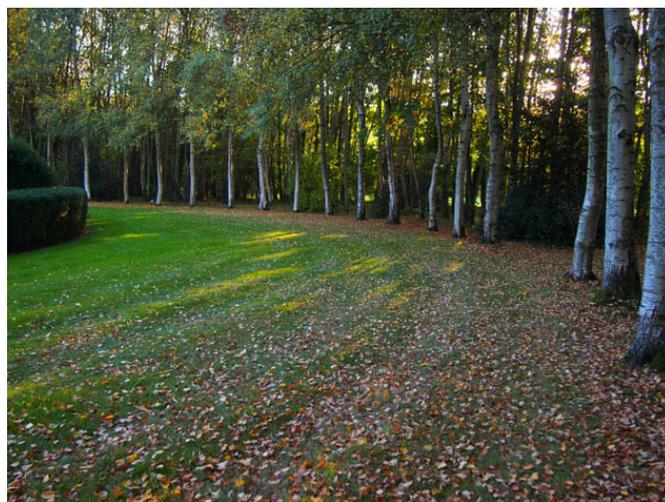
reprises en motif régulier tous les 12 m, la strate arbustive est également mise en place, avec des viornes, des cornouillers. Ces 1600 végétaux sont repiqués en plants forestiers, donc dans un format de petite taille, ce qui peut surprendre le visiteur lorsqu'il voit se dresser aujourd'hui sous ses yeux cet ensemble mature. Jean-Marc a donc eu une vision à long terme, qui s'est révélée gratifiante, car 30 ans plus tard, nul n'a conscience de la matière à partir de laquelle tout cela a vu le jour.



L'allée périphérique. Octobre 2017 ©Anais Jeunehomme

Dans ce jardin, il est aussi question de patience et de vision prospective : ainsi le labyrinthe, qui est constitué de plusieurs milliers de boutures de buis effectuées par son créateur. Maintenant, il se dresse fièrement au milieu de son cercle de bouleaux, qui veille sur lui.

Dans le choix même des essences, Jean-Marc a veillé à prendre en compte la taille qu'elles feraient (feront ?) une fois adultes, en les disposant à distance des bâtiments pour éviter des chutes fracassantes lors des tempêtes, ou pour qu'elles n'endommagent pas les créations dans le jardin (les bouleaux, en plus de la beauté virginale de leurs troncs, ont été choisis pour ne pas trop abîmer le labyrinthe en cas de chute).



Le cercle de bouleaux et l'amorce du labyrinthe. Octobre 2017 ©Anais Jeunehomme

Ce travail d'ensemble a permis de créer un des jardins remarquables normands les plus atypiques, liant la vision à long terme d'un jeune homme à la pratique artistique qu'il mène aujourd'hui autour de ses sculptures.



Sculpture de Jean-Marc De Pas au soleil couchant, à l'intersection de l'allée périphérique et de la nef de tilleuls. Octobre 2017 ©Anais Jeunehomme

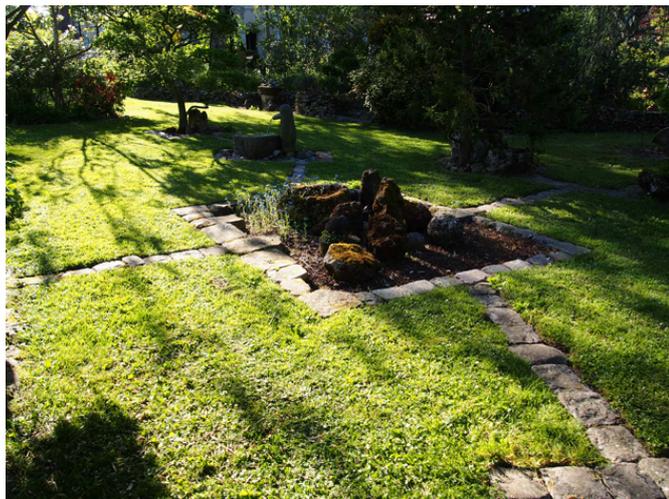
« *Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage* »

Jean de La Fontaine

Un autre lieu, une autre approche de la genèse d'un jardin.

Nous sommes en Seine-et-Marne, au nord-est de Paris, au pied de la butte de Doue. Derrière un mur, à l'abri des re-

gards, s'est constitué ici un jardin singulier. Maison et jardin sont acquis en 1999. Le jardin est alors constitué de pelouses, agrémentées par le propriétaire précédent, de quelques jeunes arbres.



En lieu et place de la pelouse d'origine, des aménagements agrémentent le parcours. Mai 2016 ©Anais Jeunehomme

Les nouveaux propriétaires, Joëlle et Daniel Jeunehomme, amateurs passionnés et avisés de belles plantes, entament alors la mise en œuvre d'un nouveau jardin.

Ici, pas de création de plan d'ensemble, mais une approche faite de coups de cœur. Dans leur domicile précédent, ils avaient déjà conçu un « beau » jardin, contenant une centaine de rosiers, des vivaces et des arbustes, mais ici tout est à (re) faire, à mettre en forme.

Ce sont des « rencontres » avec des végétaux de collection, des sculptures et des constructions de jardin qui vont guider sa conception. Chaque rencontre donne lieu à un questionnement sur le lieu de la plantation, le positionnement de la sculpture. Et les rencontres s'accumulant, les massifs et le parcours du jardin se dessinent, petit à petit.

Les arbres existants servent de points d'ancrage à la création des massifs, leurs silhouettes sont parfois remodelées, quand d'autres arbres ont été coupés.

Ce jardin précieux se construit maintenant depuis une dizaine d'années, les arbres adolescents lors de l'achat ont commencé à prendre leurs aises, tandis que les propriétaires en ont ajouté d'autres. Un travail attentif de taille est ainsi mené afin d'accompagner le développement du végétal, pour conserver la lumière des massifs.

Le jardin, dans sa conception, ne s'offre pas au regard d'un seul tenant, le visiteur doit y pénétrer par un bout, guidé par les propriétaires des lieux pour voir ses trésors.



Jeux de lumière et de feuillages. Octobre 2016 ©Anais Jeunehomme

Il est amusant que dans ce jardin, espace clos de murs, s'impose l'idée du parcours. Le jardin « La parmélie » invite au voyage, et le voyage conduit à faire des rencontres : végétales, sculpturales, ou encore de scènes qui sont toujours soutenues par une complicité, un dialogue entre végétal et objet. Ici, on orchestre une forme de symbiose entre le végétal et l'artifice, qui conduit à un dialogue.

La déambulation dans le jardin donne une direction dans le parcours, mais tout au long de celui-ci, le regard porte tout autour de lui, à 360°, ce qui permet de découvrir d'autres points de vue. Il s'agit donc ici de faire le tour du jardin, de l'arpenter par la marche, mais aussi en regardant autour de soi, en le contemplant « sous toutes ses coutures ».

Faire le tour c'est prendre le temps d'observer les microvariations saisonnières, voir journalières d'un lieu connu. C'est un exercice du regard en action dans l'espace. Il s'agit de prendre le temps de cheminer, de voir l'action du temps, de découvrir de nouvelles situations possibles et de se projeter dans de futures interventions. Le jardin se construit en (y) allant, il se fait en mouvement.





Même saison, mais évolution du décor. Octobre 2016 et 2017 ©Anais Jeunehomme

Aujourd'hui, le jardinier cherche des végétaux pour venir accompagner l'existant, comme les dernières trouvailles autour des feuillages des fougères, ou encore autour de plantes d'autres continents, qui font, elles aussi, voyager par leur présence évocatrice d'un exotisme.

Le jardin enseigne aussi l'apprentissage de la patience : pratiquer le jardinage c'est refuser l'urgence. Il y a des rythmes qui sont imposés par la Nature, et ce ne sont pas forcément ceux du jardinier. Le jardin dicte au jardinier son emploi du temps, il lui dit où il doit intervenir de jour en jour, en fonction du moment de l'année. Les temporalités diffèrent en fonction des saisons.



Variations saisonnières autour d'un même massif. Mai et octobre 2016 ©Anais Jeunehomme

L'écueil d'un jardin peut être d'en vouloir une image figée. Il faut donc être dans l'acceptation de l'évolution, du mouvement. Aussi, prendre le temps c'est aussi accepter le déplacement, à l'image du jardin en mouvement, de Gilles Clément.

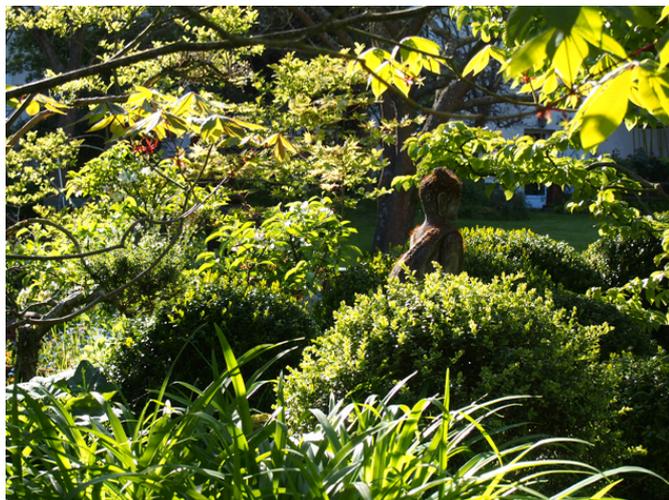
Le principe du jardin est d'être conduit par un jardinier. Celui-ci est parti soit d'un plan d'ensemble, comme au jardin des sculptures à Bois-Guilbert, soit le jardinier accompagne le mouvement et l'évolution du jardin, comme ici à la Parmélie.

Le jardin se déploie, il prend du volume au cours du temps, ce qui amène les utilisateurs et le jardinier à se mouvoir différemment et à faire évoluer leurs regards sur le lieu. C'est pourquoi certains végétaux sont amenés à être déplacés, ou certains projets suspendus, tandis que d'autres émergent. Le jardinier, par le regard qu'il porte sur son espace, se laisse surprendre par ce qui vit ici, ce qui conduit à la nécessité de faire « le tour du jardin » de manière journalière, en permanence. De la constance du jardin émerge la découverte de nouveautés de jour en jour.

Bâtir un jardin c'est s'engager dans une relation sensible, sensuelle, voire amoureuse, avec parfois des déceptions, mais jamais sans issue.

Le jardinier donne du temps au jardin, à son développement, lequel lui en offre en retour.

Le projet du jardin est une boucle, il n'est pas figé. Peut-être qu'avec la mise en place d'un plan d'ensemble au commencement, le jardinier se fixe un objectif à atteindre, tandis qu'ici, à la Parmélie, sans plan au départ, il n'y avait pas de but visé : ce sont les rencontres qui ont conduit à créer le jardin tel qu'on le voit aujourd'hui.



Immersion asiatique. Mai 2016 ©Anaïs Jeunehomme

Peut-être que la taille du jardin conditionne les possibilités d'action et de relation au temps.

Peut-être que lorsque l'on a beaucoup de place, on peut se permettre de mettre en œuvre certains projets, qui nécessitent plus de moyens, aussi la possibilité d'un déplacement n'est pas envisagée, tandis que sur une échelle de jardin plus petite, le jardinier peut encore s'autoriser à bouger des massifs de vivaces, car nous sommes dans une échelle de détails plus fine.

Lorsque l'on décide de mettre en place un labyrinthe, comme à Bois-Guilbert, il n'est pas envisageable, après des milliers de boutures de buis, de décider de le déplacer. En revanche, lorsque l'on travaille sur des massifs composés de vivaces et d'arbustes, que l'on décide de les placer à un endroit, la possibilité de les bouger par la suite reste ouverte : le jardinier sait transplanter ce type de végétaux, sans trop de dommages.

C'est donc au fur et à mesure du temps, par le développement des végétaux, en fonction des réussites ou des échecs des plantations que le squelette végétal du jardin la Parmélie s'est construit. À l'échelle de ce jardin, d'environ 5000 m<sup>2</sup>, après 10 ans, la maturité de bons nombres de massifs est là. Vivaces et arbustes ont pris leur essor, tandis que les arbres continuent leur croissance paisiblement, sous l'œil attentif du jardinier.



Jeux de reflets. Mai 2016 ©Anaïs Jeunehomme

Pour visiter le Jardin des sculptures de Jean-Marc de Pas à Bois-Guilbert : <https://www.lejardindessculptures.com>

Pour visiter le Jardin La Parmélie de Joëlle et Daniel Jeunehomme : <https://www.jardinlaparmelie.fr/>



L'AUTEUR

### Anaïs Jeunehomme

**Anaïs Jeunehomme** est paysagiste. Elle a travaillé pendant plusieurs années au sein d'une agence parisienne regroupant architectes, ingénieurs, designers et urbanistes et est aujourd'hui indépendante avec l'Atelier l'Embellie : [www.atelier-lembellie.fr](http://www.atelier-lembellie.fr)

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Anaïs Jeunehomme**, *Le temps d'un jardin*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/le-temps-dun-jardin/>

# Revoir

Capturer ce lieu d'enfance et d'adolescence, s'éloignant de moi à mesure que les années passent. Revoir ce lieu familier pour lequel j'éprouve un sentiment étrange, qui tiendrait tout autant de l'affection que de la détestation, qui s'apparentait peut-être au syndrome de Stockholm.

Par Anne Collongues 18 DÉCEMBRE 2017

Marcher sur les routes autrefois dévolues au parcours en voiture, retrouver les raccourcis qu'ado on avait inventé, qui n'étaient pas tant des chemins plus courts qu'une manière de ne pas suivre ceux déjà tracés, de s'emparer du territoire, de résister aux consignes. Avec un regard distancié, refaire le dimanche, la promenade que les parents imposaient, détestée par principe, qu'on faisait en rechignant tout le long, marchant deux mètres derrière en trainant les pieds.

Arpenter ce paysage originel, intéressant en cela qu'il oscille entre ville et campagne, tout à la fois pittoresque et insipide, qu'il est une de ces zones périurbaines mal définies comme il en existe tant, qui se sont multipliées ces 30 dernières années, souvent caractérisées par le terme banlieue ou périphérie.

Photographier ces lieux standardisés : lotissements, ronds-points, champs, supermarchés et tenter de saisir leur singularité. Par l'image, offrir un cadre à ces lieux indéfinis, une existence propre. En révéler une certaine esthétique.

Il était important pour moi d'interroger cet endroit, qui en évoque d'autres, sur lequel je porte un regard aussi tendre qu'accablant, de rendre compte de la complexité de ce lieu, de son silence aussi morne que paisible, que j'étais pressée de quitter mais qui ne me quitte pas, comme sûrement tout paysage d'enfance.







---

L'AUTEUR

**Anne Collongues**

**Anne Collongues** a grandi en banlieue parisienne, entre terrains vagues et paysages impressionnistes. Lors de ses études aux Beaux Arts de Paris, sa pratique artistique se cristallise autour de deux pôles : la photographie et l'écriture. Une fois diplômée, elle part s'installer à Tel Aviv où elle restera trois ans. Son premier roman *Ce qui nous sépare* paraît chez Actes Sud en 2016, et un livre de photographies *L'Heure Blanche* paraît l'année suivante aux Éditions du Bec en l'Air. Elle vit aujourd'hui à Paris, anime régulièrement des ateliers d'écriture, favorise les collaborations faisant dialoguer textes et images et travaille à son second roman. Une partie de son travail est visible sur son site : [www.anne-collongues.com](http://www.anne-collongues.com)

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Anne Collongues**, *Revoir*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/revoir/>



## Mon premier cahier

Je pourrais remonter loin, peut-être dans mon enfance, lorsque j'écrasais de la terre pour en faire de la couleur, je comptais les cailloux, je fabriquais des colliers de marguerites. De là est née, en partie sans doute, mon envie de transmettre aujourd'hui le plaisir de ces petites aventures ordinaires que j'avais vécues. Pour transmettre aussi mes acquis de paysagiste, ce regard sur l'environnement qui m'entoure. Et sans doute aussi mon goût pour les carnets de voyage...

Par Amélie Janíková 18 DÉCEMBRE 2017

Mon premier cahier « m j první zápisník » est un ouvrage issu de mon parcours particulier, celui d'une paysagiste qui est partie vivre en République tchèque, qui a eu là-bas trois enfants et qui les regarde grandir dans ce monde actuel.

Je pourrais remonter loin, peut-être dans mon enfance, lorsque j'écrasais de la terre pour en faire de la couleur, je comptais les cailloux, je fabriquais des colliers de marguerites. De là est née, en partie sans doute, mon envie de transmettre aujourd'hui le plaisir de ces petites aventures ordinaires que j'avais vécues. Pour transmettre aussi mes acquis de paysagiste, ce regard sur l'environnement qui m'entoure. Et sans doute aussi mon goût pour les carnets de voyage, cette façon de collecter des souvenirs d'expéditions de façon vivante et personnelle, et le plaisir de les feuilleter des années plus tard.

C'est aussi mon parcours en tant que mère ou comment mes fils, Jan, Josef et Tobiaš, m'ont fait réfléchir à notre rôle de parents. Vivant en République tchèque depuis maintenant 8 ans, j'ai pu bénéficier d'un long congé parental et j'ai pu ainsi être à leur côté, les observer, vivre ensemble tout en me posant la question de comment les accompagner au mieux et au quotidien dans leur exploration du monde qui les entoure.

Mes enfants ont eu l'occasion de fréquenter l'école de la forêt, dans la petite ville où nous habitons. Il s'agit d'une école où les enfants apprennent, dessinent, jouent dehors, toute la journée et par tout temps. L'école implique un investissement important de la part des parents. J'y ai ainsi contribué en cherchant à apporter mon côté créatif. C'est ainsi que j'ai commencé à rassembler des idées et à lister tous types d'activités au sein de la nature que je voyais ici où là, que je trouvais en partie sur internet, que l'on pratiquait en famille. C'est ainsi que naquit peu à peu le projet de ce cahier.



L'école de la forêt « vrběnka » a Valašské Klobouky

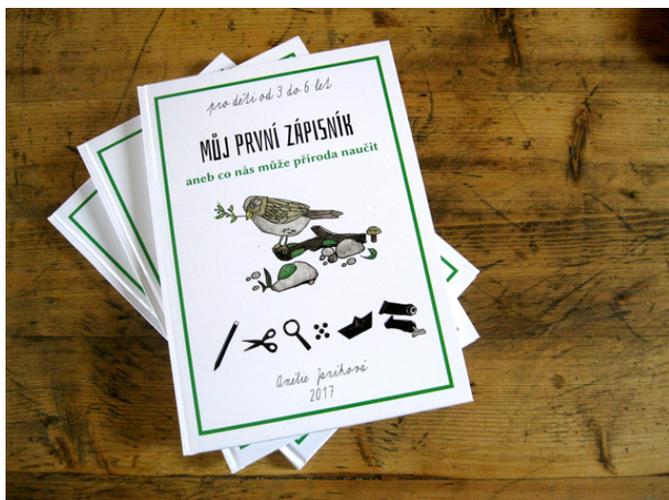
Cet ouvrage part aussi d'un constat, celui d'une société moderne qui oublie et met entre parenthèses notre lien à la nature. Depuis la révolution industrielle, nous nous sommes peu à peu écartés de ce qui nous unissait à la nature. Les écrans prennent de plus en plus de place dans notre quotidien et la nature est de moins en moins présente dans le processus d'éducation des enfants. J'observe pourtant, ici en République tchèque, une nette différence avec la France quant à la place de la nature dans les écoles, mais elle reste toutefois considérée bien souvent comme un obstacle ou une contrainte. Pourtant, comme le mentionne Sarah Wauquier, psychopédagogue et éducatrice nature : « Grâce à l'exploration directe avec tous les sens et des expériences positives dans la nature, nous pouvons développer une relation profonde avec tout ce qui vit. Une relation affectueuse avec la nature est la base nécessaire pour un rapport responsable avec notre environnement. Ce que nous aimons et respectons, nous aimerons aussi le protéger et le

conserver ». En partant de cette idée, j'ai voulu par le biais de ce livre que les enfants puissent développer un attachement particulier à la nature.

Ainsi est né mon premier cahier/muj první zapisník, destiné aux enfants de 3 à 6 ans, de ce désir de remettre la nature au centre de notre éducation, profiter du bienfait de celle-ci dans le développement de l'enfant.

La nature est le fil conducteur de cet ouvrage. Il se base sur elle en tant que source multiple d'apprentissage : les enfants peuvent ainsi apprendre à compter, dessiner, développer leur sens et leur dextérité physique. Elle stimule leur curiosité, leur créativité, leur soif d'apprentissage.

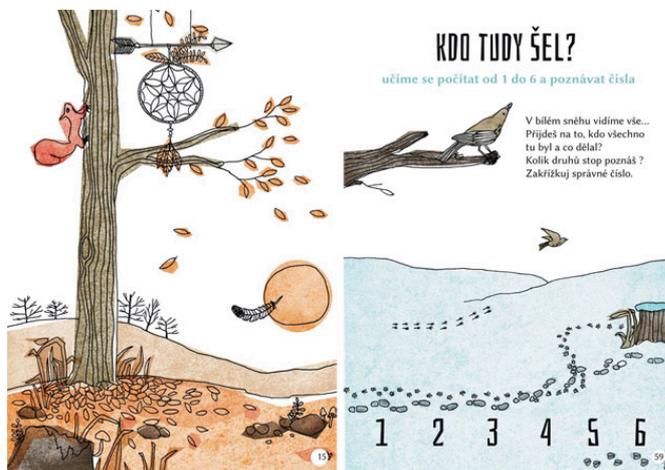
Le livre contient plus de 80 activités à réaliser à la maison ou en plein air : des cartes de nomenclature sur la faune et la flore, la fabrication d'un herbier, l'invention de poésies, des exercices de graphomotricité, des mathématiques, des postures de yoga, des recettes de cuisine.



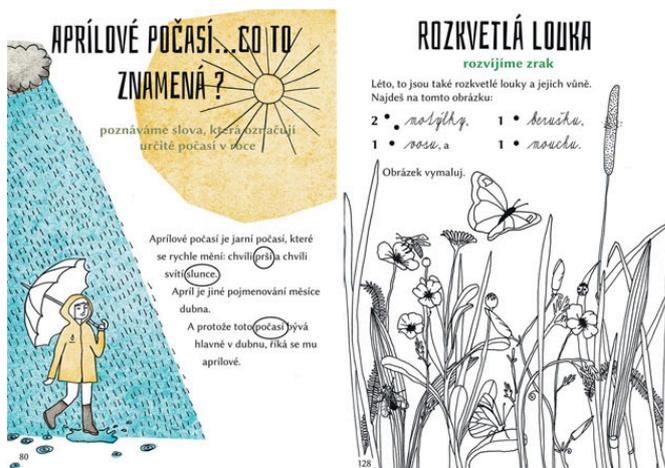
Můj první zápisník / Mon premier cahier

La question du temps structure ce livre.

Le temps ou la notion de cycle. La vie et la nature sont faites de cycles, et il m'a semblé important de leur donner du sens. Le livre est ainsi divisé en quatre parties, les quatre saisons. Le livre s'ouvre sur l'automne, c'est aussi le temps de la rentrée scolaire et l'enfant remplit petit à petit son « journal » au fil de l'année. Il est alors invité à suivre les changements, à comprendre les spécificités de chaque saison en approfondissant ses perceptions sensorielles et ses connaissances.



Extrait de l'automne et l'été indien / Extrait d'une page de l'hiver : « qui est passé part là ? » Reconnaître différents types d'empreintes dans la neige, les compter. « Dans la neige blanche, on voit tout... Sais-tu qui est passé par là et ce qu'il a fait ? Combien d'empreintes reconnais-tu ? Compte et entoure le bon chiffre ».



Le printemps : « les giboulées de printemps... qu'est ce que c'est ? » « Les giboulées de printemps, appelées en tchèque "aprilové počasí" correspondent à un temps printanier qui change rapidement : il pleut puis le soleil se met à briller et ainsi de suite... parce que c'est une météo qu'on retrouve surtout en avril, on l'appelle "le temps d'avril" / l'été : "les prairies fleuries". Trouve dans cette image : 2 papillons, 1 coccinelle, 1 abeille, 1 mouche ».



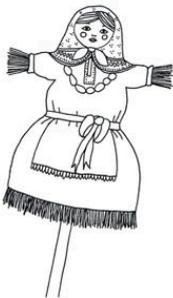
Enfants remplissant leur carnet

Le temps ou un travail de rituels. Les rituels prennent toute leur importance dans le livre. Les civilisations ont besoin de repères temporels pour comprendre le temps qui passe, besoin, entre autres, d'exprimer symboliquement le passage des saisons. Dans la nature, l'enfant a lui aussi besoin de ces repères pour pouvoir évoluer en toute confiance, que cela soit dans l'espace évidemment, mais aussi dans le temps. Les rituels offrent un appui à l'enfant. Dans le livre, il y a par exemple celui de la confection de la « morena », une tradition tchèque qui marque la fin de l'hiver et célèbre l'arrivée du printemps. La morena est une poupée que l'on confectionne en paille ou branchage, puis que l'on brûle et jette à l'eau au début du printemps. Elle emporte avec elle l'hiver.

## MORENA

poznáváme svět

Morena je znázorněním zimy. Při tradičním vynášení Moreny došel za zpěvu písní průvod dívek k řece nebo potoku. Zapálenou slámenou Morenu hodily do proudu. Vyrobi si také svoji Morenu a přivítej jaro !!



73



« La Morena est le symbole de l'hiver. À la fin de l'hiver, les enfants confectionnent une poupée de paille que l'on appelle « morena ». Ils vont ensuite en procession avec cette poupée de paille en chantant vers la rivière. Puis ils la brûlent et la jettent à l'eau pour faire partir l'hiver et appeler la saison suivante. ☺ Fait ta propre Morena et appelle le printemps !! » / Jan, Josef et Tobiáš avec leur Morena

Le temps à travers la répétition. Inspiré de la méthode Montessori, le livre met un point fort sur l'importance de l'expérience et de la répétition. Ainsi, si certains exercices, activités ou bricolages sont encore difficiles pour l'enfant, il pourra les reprendre l'année suivante. La répétition se trouve aussi dans des activités récurrentes chaque saison. En effet selon l'enseignement Montessori : *'l'enfant renforce l'apprentissage par la répétition de son travail et les sensations intérieures positives. L'expérience et la répétition sont fondamentales pour l'apprentissage.'*

## PODZIMNÍ POČASÍ

poznáváme různé druhy počasí

Zakroužkuj správný obrázek, který se vztahuje k podzimu.

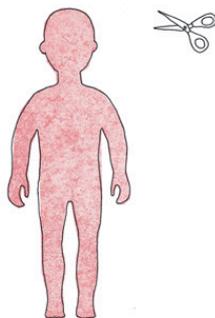


10

## JAK SE NA PODZIM OBLEČEŠ ?

učíme se, jaké oblečení se nosí v tomto ročním období

Z obrázkové přílohy na str. 155-157 vystříhni oblečení, které si oblekáš na podzim, a nalep je sem.



11

Voici deux pages que l'on retrouve à chaque début de saison. Ici l'Automne / Page de gauche, reconnaître quel type de temps est associé à une saison donnée : "entoure les images correspondant à cette saison" / Page de droite, apprendre à s'habiller suivant les saisons : "Comment t'habilles-tu en automne ? "À la fin du cahier, découpe les habits appropriés à cette saison et colle-les au personnage. Tu peux ensuite les colorier".

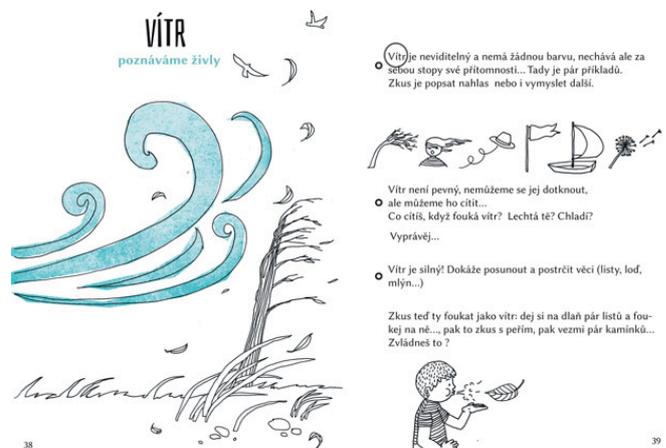
Le temps ou l'idée du souvenir. Le livre est conçu comme un journal de bord, il devient par la suite 'un objet mémoire'. On

y dessine, colle, découpe et on le façonne chacun à sa manière. Il reste, tel un album, un souvenir matériel de l'enfance.

Le temps, comme source de développement. On accorde du temps à l'enfant pour qu'il puisse satisfaire sa curiosité naturelle et construire sa compréhension du monde. Toujours inspiré de la méthode Montessori, le livre encourage l'enfant à observer la nature, par des activités pratiques où il est invité à observer, à manipuler et à expérimenter afin de découvrir le monde par lui-même. L'enfant prend son temps et va à son rythme. Les connaissances ne sont pas apprises, mais intégrées, la compréhension n'est pas seulement cognitive, mais aussi intuitive. De nombreuses illustrations permettent à l'enfant de comprendre les activités par lui-même et favorisent son autonomie.

Le temps, enfin, en tant que notion météorologique. Les phénomènes météorologiques font partie du quotidien, mais les enfants y prêtent souvent peu attention. Via de nombreuses activités liées au temps qu'il fait, à l'observation et à la manipulation, l'enfant est sensibilisé à l'environnement. Comme le précise les pédagogues de l'association pollen : *'L'enfant peut alors s'apercevoir que les phénomènes météorologiques banals qu'ils subissent tous les jours peuvent aussi être regardés avec attention : lorsqu'on multiplie et précise ses observations on peut approfondir ses connaissances'*.

Par exemple, le livre aborde en automne la notion du vent :



"LE VENT – Apprenons sur les éléments naturels" : le vent est invisible et n'a pas de couleur, mais il laisse des traces de sa présence... Voici quelques exemples. Essaie de les décrire à haute voix et donne d'autres exemples. Le vent n'est pas solide, on ne peut pas le toucher, mais on peut le sentir... ☺ Que ressens-tu quand le vent souffle ? Il te chatouille ? te caresse ? ☺ Raconte... Le vent est fort ! Il peut déplacer et pousser des choses (feuilles, bateau, moulin...) ☺ Maintenant, essaie de souffler comme le vent : mets quelques feuilles dans la paume de ta main et souffle... puis essaie avec des plumes, puis des pierres... Que remarques-tu ?

J'espère que le livre apportera une petite pierre à l'édifice quant à la construction d'un enfant d'aujourd'hui, d'un adulte de demain, d'une personne responsable et soucieuse du monde qui l'entoure.



---

L'AUTEUR

**Amélie Janíková**

**Amélie Janíková** est paysagiste diplômée de l'ENSNP de Blois. Elle vit à Valašské Klobouky en République Tchèque depuis 2008. Elle a créé avec son mari Martin Janík, l'atelier Živý Prostor en 2009. Depuis la naissance de leurs 3 enfants, elle se consacre essentiellement à leur éducation et à la publication de son premier livre "Můj první zápisník". Un livre d'activités où la nature est la source d'apprentissage.

<http://www.mujizapisnik.cz/>

---

BIBLIOGRAPHIE

<http://eveil-et-nature.com/>

<http://ucimesevenku.cz/>

<http://terezanet.cz/cz>

<http://www.lesnims.cz/>

<http://institut-eco-pedagogie.be/spip/spip.php?article407>

[http://www.avenirsocial.ch/sozialaktuell/991152\\_av\\_21\\_005\\_005.pdf](http://www.avenirsocial.ch/sozialaktuell/991152_av_21_005_005.pdf)

Les Enfants des Bois, Sarah Wauquiez

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Amélie Janíková**, *Mon premier cahier*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/mon-premier-cahier/>

## Sur les chemins de Saint-Goussaud

« On veut un peu de participatif dans cette étude. » « Est-ce que vous avez pensé à faire une réunion publique ? » « Ne pourrait-on pas demander leur avis aux habitants ? » « Nous sommes élus, nous avons donc la légitimité de prendre les décisions ! »

Par Marin Baudin 18 DÉCEMBRE 2017

Ces phrases, et bien d'autres, de nombreux concepteurs les ont entendues. Que ce soit pour l'élaboration d'un document d'urbanisme ou la réalisation d'un espace public, il est demandé de plus en plus aux maîtres d'œuvre d'inclure la parole des citoyens dans le processus de conception.

Or prendre en compte la parole des habitants et être garant du respect de cette parole dans les différentes phases de projet demandent du temps et un savoir-faire.

Au début de l'année 2017, j'ai été amené, dans le cadre de mes missions au CAUE de la Creuse, en partenariat avec le Conservatoire d'Espaces Naturels du Limousin et la Communauté de Communes Monts et Vallées Ouest Creuse, de proposer un accompagnement spécifique à la municipalité de Saint-Goussaud, sous la forme d'une étude paysagère participative. Notre objectif était de guider les élus et les habitants pour qu'ils puissent se saisir des outils de la conception et trouvent les moyens de réaliser leurs idées.

Saint-Goussaud est une commune de 173 habitants aujourd'hui, où il demeure une forte volonté de vivre et de composer une nouvelle manière d'habiter la campagne. Victime de la déprise agricole, ses monts autrefois pâturés se sont couverts d'une forêt dense, désormais essentiellement résineuse. Boisée à 70 % environ, la fermeture de ses paysages et le maintien de son cadre de vie deviennent des enjeux forts. Dans un pli du relief se glisse une tourbière classée Zone Naturelle d'Intérêt Faunistique et Floristique. Sur le Mont-Jouër, point culminant de la commune, se situent les vestiges d'un sanctuaire et d'un des plus petits théâtres gallo-romains de France.

Comme de nombreuses communes rurales, il est ici à noter la présence d'un fort potentiel d'accueil, doublé d'une qualité de vie, d'un patrimoine bâti, et d'une nature du quotidien préservés.

J'ai tout d'abord souhaité quitter quelque peu ma posture d'ingénieur-paysagiste pour concevoir ce dispositif dans lequel des habitants pourraient venir s'exprimer, sans jugement, et proposer des actions. C'est bien pour servir cet objectif que je ne souhaitais pas trop arpenter la commune au préalable. Je ne voulais pas porter, d'emblée, une analyse du site, savoir ce que j'aimais ou pas, ce que j'aimerais faire.

De plus, dès le commencement, nous avons décidé de travailler avec une vidéaste pour relater l'histoire de cette étude. De fil en aiguille, ce qui devait être une série de six courts métrages est devenu une *webstory* racontant non seulement les ateliers, mais aussi les habitants et les paysages de la commune.

Dans cette idée, avant les ateliers, la première étape a été d'aller à la rencontre des habitants et des acteurs du territoire afin de connaître et comprendre les enjeux entourant la commune, concernant les activités économiques qui s'y déroulent, avoir le regard des agriculteurs, du dernier commerçant de la commune, des professionnels du tourisme, de la sylviculture, des élus. Plus d'une trentaine d'entretiens individuels ont ainsi été menés.

Organiser de tels moments se fait de manière différente selon que ce soit avec un élu, un technicien ou un habitant. Le technicien, salarié d'une association ou d'une collectivité, est rompu à ce genre d'exercice. Il le pratique au quotidien et acquiert une attitude particulière. La prise de rendez-vous est aisée et l'entretien demeure dans un cadre professionnel. L'élu souhaite obtenir un certain consensus autour de lui et cherche pour cela à s'entourer et à rassembler un certain nombre de ses pairs. Il est coutumier du débat en groupe, davantage qu'en vis-à-vis. Il est possible, en fonction de ce qu'on cherche, d'obtenir de lui un avis personnel. Pour l'habitant, l'exercice est souvent inhabituel. L'approche et les modalités du dialogue ne peuvent donc pas être tout à fait les mêmes. Il est souvent plus facile d'aller dans le champ des émotions et du rapport intime au territoire. Ce fut à chaque fois une véritable rencontre. Pour chacun, j'ai souhaité leur laisser le temps de s'exprimer et d'échanger sur le contenu même de l'étude.

Avec le recul, cela me semble indispensable : en effet, il est avéré que les informations recueillies ne seront pas les mêmes si elles émanent d'un groupe ou d'une personne seule. La gestion d'un groupe de personnes, quelle que soit sa taille, implique un travail important de l'animateur pour faire circuler la parole afin que chacun puisse s'exprimer comme il l'entend, sans sortir frustré de la réunion. Toutefois, on ne peut pas obliger une personne à s'exprimer et nous pouvons alors perdre certaines informations. Cela implique donc des règles d'écoute et de bienveillance qui ne sont pas toujours respectées par tous. Le débat public peut

être l'occasion, pour certaines personnes, d'imposer leurs discours, monopoliser la parole et l'attention.

L'entretien individuel, lorsqu'il est possible de l'organiser, permet donc de protéger la parole de chaque personne et lui donner l'opportunité de donner son point de vue, sans jugements ni filtres. Le travail de l'animateur est alors davantage basé sur l'écoute et la prise de note. Charge à lui également de compiler par la suite ces interviews afin d'en retirer des lignes directrices.

Ce n'est qu'à l'issue de ces entretiens que j'ai été en mesure de formaliser le cadre général de l'étude et surtout le contenu des ateliers. Ceux-ci se sont réparti autour de trois grands thèmes : FORÊTS ET AGRICULTURES, TOURISME ET SPORTS DE PLEINE NATURE, PATRIMOINE NATUREL ET PATRIMOINE BÂTI.

La conception d'un dispositif participatif peut être proche de celle d'un espace public. Là aussi, il s'agit d'imaginer des usages, la manière dont les personnes vont se mouvoir et interagir les uns avec les autres, anticiper les zones de tension et trouver des moyens qui permettront d'accompagner la parole et la co-construction du projet.

J'ai tout d'abord souhaité créer un cadre, organiser un lieu dans lequel pourraient évoluer les participants, se référer à des documents, apprendre, collecter, partager.

Dès la soirée de lancement de l'étude, en mai dernier, nous avons donc installé aux murs de la salle des fêtes des cartes, des photographies anciennes et actuelles afin de susciter les réactions et les commentaires des habitants. De plus, avec l'aide d'une stagiaire-paysagiste du CAUE, nous avons installé, la veille, dans le bourg, ce que nous avons appelé des « paroles d'habitants », issues des entretiens préalables. Sur les murs, les barrières, les poteaux de signalisation et les bancs s'est ainsi affiché le point de vue des habitants : « *Il est important de communiquer sur l'idée de nature, du sauvage* ». « *C'est un beau pays. Il y a les oiseaux. C'est calme le soir. Il n'y a pas de bruit* ». « *Si on vient là, c'est pas pour qu'on vienne nous emmerder* ». « *Il faut casser l'image d'une campagne vide où il n'y a rien à faire* ». « *C'est un territoire attractif. À côté de rien, mais pas loin de tout* ». « *Au bout d'un moment, on s'essouffle* ». « *Est-on capable de proposer une sylviculture respectueuse d'un territoire ?* » « *Ya de la place pour tout le monde* ». « *Ça veut dire quoi habiter ensemble ?* »

La quarantaine de paroles, ainsi disséminées dans les rues jusque dans la salle des fêtes, a permis de cadrer le débat, soulevant déjà les thèmes traités, donnant la possibilité aux habitants de réagir à leurs propres propos, par un effet-miroir.



Paroles d'habitants ©Marin Baudin

Pour chaque atelier, l'installation de la salle a évolué en fonction des thèmes abordés. Au fil du temps, le premier accrochage a ainsi laissé la place aux éléments de diagnostic, aux comptes-rendus des ateliers puis aux premières propositions d'actions. De même, pour chaque temps de rencontre, un espace de lecture était mis à disposition. Il s'agissait de participer à la montée en compétence de chacun et favoriser l'émulation du groupe.

La population de Saint-Goussaud a accueilli d'un œil bienveillant cette étude. Et les ateliers ont connu une fréquentation soutenue et fidèle. J'ai souhaité donner un caractère réellement convivial à chaque temps de rencontre. L'étude étant basée sur le volontariat, il était important que chacun se sente bien et ait envie de revenir.



Soirée de lancement © Marin Baudin

Ceci a été notamment possible du fait de la taille même de la commune et de la capacité qu'ont les habitants à se mobiliser sur un sujet qui les touche. Cette taille, bien que cela puisse également s'observer dans des communes plus importantes, permet une démocratie plus directe, sans filtres entre les élus et les habitants. Cette étude a aussi permis aux personnes de se connaître. Entre personnes natives ayant toujours vécu ici, celles qui sont parties puis sont revenues et celles qui viennent d'arriver, chacun transporte ses représentations, son imaginaire et son idée sur les paysages du quotidien. C'est bien cette convergence que nous avons cherché à trouver, ne pas vouloir le consensus à tout prix, mais retirer, du point de vue de chacun, ce qui peut faire sens pour tous.

Un autre facteur qui, à mon sens, a permis à cette étude une réussite certaine est le temps dans lequel se sont déroulés les ateliers. En deux mois et demi, de mai à juillet, sept ateliers ont été organisés, soit environ un toutes les semaines et demie, sans compter le contact maintenu avec l'ensemble des participants par mail.

Si six ateliers étaient consacrés aux thèmes énoncés précédemment, le septième et premier d'entre eux s'est déroulé durant toute une journée, en deux temps, au travers d'un diagnostic en marchant et un atelier de cartographie sensible. Ces deux dispositifs auraient pu prendre un temps plus long. Et je me rends compte avec le recul qu'ils auraient dû, notamment le second. En effet, le diagnostic en marchant demande un travail important de préparation afin de permettre la collecte de données précises des participants. Crayon en main, ils doivent être en capacité d'analyser ce qui les entoure, décrivant leurs habitudes et leur rapport au territoire. Cela ne se décrète pas, mais s'accompagne réellement afin que chacun se sente à l'aise avec l'exercice. De même, la cartographie sensible demande un certain temps d'appropriation de l'outil. Ici, pour faciliter la prise en main, nous avons réalisé un fond de plan, sur le modèle des cartes de l'IGN. Malgré le temps court imparti, les participants ont réussi à produire une analyse individuelle fine de leur territoire, en relevant les atouts comme les faiblesses.



Diagnostic en marchant. ©Jean-Jacques Simon et Marin Baudin



Atelier de cartographie sensible ©Marin Baudin

Au cours des ateliers suivants, dix propositions d'actions ont émergé. La première, transversale, reflète l'envie des habitants de se rassembler pour constituer ensemble une seule voix, forte, face aux propriétaires et exploitants forestiers. Face à ce sentiment de dépossession de son territoire, qu'on

retrouve sur le Plateau de Millevaches, au sud du département, en Dordogne ou ailleurs, les habitants de Saint-Goussaud veulent informer les petits propriétaires forestiers des pratiques de certains exploitants, entrer en contact avec les plus grands propriétaires afin de maintenir le maillage des chemins ruraux, éviter la constitution de grands domaines fermés et les sensibiliser sur le fait qu'ici, des gens ont envie de vivre et d'apprécier encore les monts et leurs points de vue.

Il s'agit également de favoriser l'accueil de nouveaux habitants, porteurs de projets en agriculture, dans le tourisme ou le développement des sports de pleine nature. Des propositions ont également été faites pour valoriser les abords des éléments de patrimoine bâti ainsi que ceux des sites emblématiques de la commune, respecter et faire connaître la mosaïque de milieux naturels, ou encore favoriser la randonnée, sous toutes ses formes, comme principale médium de découverte du territoire.

Durant ces deux mois, les idées qui pouvaient paraître cloisonnées se sont vite mêlées aux autres, faisant émerger une riche carte d'actions possibles.

Une fois la formalisation définitive de ces propositions validée par les habitants, il s'agira alors pour nous de poursuivre l'accompagnement de la commune afin d'aider à la réalisation de ses choix. Au-delà de Saint-Goussaud même, il s'agira également de démontrer, comme cela peut se faire ailleurs, qu'il est possible de construire une ruralité contemporaine, capable d'apporter un cadre de vie respectueux de l'environnement et de ses habitants.

Cette étude a été réalisée avec le concours de Vincent Guérard (ENSAP Bx), Manon Frébet (ENSNP-INSA Centre Val de Loire), Perrine Nouvier (Vu Prod.), Juliette Tranchant (Communauté de Communes Monts et Vallées Ouest Creuse), Erwan Hennequin (CEN du Limousin), Bernard Leroudier, Patrick Dourdy, Henri Dauny, Jean-Jacques Simon et l'ensemble des élus, ainsi que les habitants de Saint-Goussaud.

Cette étude paysagère participative a fait l'objet d'une [webs-tory](#) :



Cette étude est soutenue par l'Union Européenne, programme LEADER SOCLE



---

L'AUTEUR

**Marin Baudin**

**Marin Baudin** est paysagiste et travaille au sein du CAUE de la Creuse.  
Site internet du CAUE de la Creuse : [www.caue23.fr](http://www.caue23.fr)

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Marin Baudin**, *Sur les chemins de Saint-Goussaud*, Openfield numéro 10,  
Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/tous-les-chemins-menent-a-saint-goussaud/>

## Documents

Partons de l'aval, d'images, de résultats, qui semblent aller de soi, tenir debout tous seuls comme par mirage, frontalement devant nos désirs empressés d'aboutir les choses, de combler les lacunes béantes. Scrutons les indices, les formes survivantes qui nous ont fait la grâce d'apparaître, le temps de les saisir dans nos mémoires sensibles et cognitives, le temps de les enregistrer sur une feuille de papier, avant de disparaître.

Par Catherine Mosbach 18 DÉCEMBRE 2017

Si la référence à une chorégraphie a retenu notre attention comme « format-cadre » pour témoigner du jardin de Bordeaux, c'est que selon Paul Valéry la danse est une puissance à faire de chaque pas une « interrogation sur l'être ». Or cette puissance est justement puissance d'altération. Être dans le mouvement, c'est être hors des choses. Si le danseur produit une « forme du temps », cette forme ne sera cependant que « moments, éclairs, fragments [...] similitudes, conversions, inversions, diversions inépuisables » qui altèrent et la forme (au sens de l'aspect) et le temps (au sens de succession) soit l'acte pur des « métamorphoses ». Et Georges Didi Huberman de préciser en évoquant le travail d'Israel Galván « il possède au plus haut degré l'art de se multiplier par le fait même qu'il ne cesse pas de se soustraire à quoi que ce soit qui ferait clôture dans le geste ou fermeture dans la signification »<sup>1</sup>.

... Le montage de ces documents est traversé par les questions de chantiers [densités d'eaux, d'airs, de matériaux en préparation vers un imaginaire], de corps [travail continu où prennent forme l'envers et l'endroit des visibilité], de figures [rencontres fulgurantes des vivants dans un milieu ouvert], de saisons [mues liées au processus qui transmet la vie par sa disparition], de rythmes [latences qui frayent aux choses leur temps dans le mouvement].

Suivons ici les traces d'un projet qui investissent des questions d'urbanisme de grande échelle et en même temps des dispositions précises d'échelle de proximité. Elles empruntent leurs hypothèses de travail à des principes de montage de documents interrogés selon des entrées ciblées. « Walter Benjamin a plaidé pour que lisibilité et concept puissent s'articuler à une visibilité concrète, immanente, singulière. On ne peut pas savoir l'histoire sans voir quelque chose. On ne peut pas voir tout seul, savoir aussi. Il faut rendre à ce voir une possibilité d'être lu. C'est par l'analyse de l'évènement singulier que se dégage le cristal de l'évènement global »<sup>2</sup>. On pourrait craindre que trop savoir trouble la vision. Trop voir l'ouvrirait-elle ? Trop voir les images — écume du vivant — avec lesquelles nous ouvrons ce texte. Trop voir les documents qui effectuent les images dans les réalités sensibles de nos mémoires, dans les réalités constructives de nos âtres.

Le caractère fractal du projet interroge la clôture d'un site par une activité. L'œuvre de sédimentation est prégnante en profondeur et en surface. Strates de charbons, craies et argiles, fissures et plissements de terrain, sédiments en recouvrement du tout. L'aire industrielle, creuse, enlève, exporte et dépose les rebus laissés en tas sur tout le territoire. L'œuvre d'exploitation toise l'amplitude des ressources disponibles par l'efficace d'un faisceau d'extraction. De la focale des représentations et de l'impact d'un programme décryptent les documents d'appropriation et de désappropriation des strates aujourd'hui disponibles. Temps réactivé et chorégraphie explorent la mémoire des mouvements : ceux enfouis par l'épaisseur des temps, ceux affleurant aux croisements de tous les flux.

### de la focale des représentations

Les vues d'avion du projet de Louvre Lens inscrivent le projet dans des points de vue imposés au concours. Elles sont radicales au regard de la délicatesse des liens topographiques entre le terrain et les quartiers. Elles affichent d'autre part la tension d'une architecture posée au milieu d'un parc que tout éloigne, alors que le projet introduit l'échelle de proximité des corps construits au contact de corps naturels, mis en abîme par dissolution de leurs limites respectives. On ne peut cependant pas leur dénier — par cette caricature — leur efficacité démonstrative sur l'inflexion d'une architecture au contact d'un carreau de mine étiré selon les flux entrant et sortant des matériaux d'exploitation de la mine. Elles affichent aussi clairement la confrontation des échelles des corps bâtis [le foyer, les galeries, les pavillons] au pointillisme des pavillons des quartiers. Cette question, relayée dans le périmètre actif du musée-parc, est entièrement à construire côté quartier sous l'angle du renouvellement urbain non engagé ce jour.

Les vues en plan sont une libre prospective. Elles nous éclairent sur les dynamiques engagées aux différentes couches — visibles et invisibles, dans le temps et dans l'espace — des conjonctures historiques. La constellation de plateformes et de cavaliers maille de façon spectaculaire une surface selon la cartographie des ressources souterraines cachées. Cette surface est définitivement fragmentée en même temps

qu'articulée (qu'en réseau) selon la seule entrée d'une économie révolue. Elles montrent la superposition de milieux acides colonisateurs des formes industrielles construites par l'homme puis abandonnées, sur les vallonnements de milieux basiques à l'origine des paysages locaux. Elles montrent enfin l'épandage de la nappe phréatique *formant* le paysage en sous-œuvre **avec des lignes de gravité et de célérité, des lignes de fuite et de plus grande pente**, tandis qu'il est en surface indexé aux seules règles de partage de fiefs économiques.

L'industrie houillère a ici modélisé le territoire, quand ailleurs l'agriculture délimitait les champs et les bocages. L'économie d'extraction du minerai a organisé des aires de production et de transport de matériaux, en même temps que des quartiers et des typologies de maisons spécifiques aux catégories sociales [famille, célibataire, ingénieur, contremaître...].



Vue aérienne, photo prise lors de l'inauguration du 04/12/2012 ©Ywan Baan

## de l'impact d'un programme

L'installation du Musée du Louvre sur l'un de ses carreaux de mine engage la capacité de reconversion d'une production économique vers une économie renouvelée d'un mode d'habiter et de pratiques des mémoires d'un territoire au contact des mémoires de l'art et des cultures au sens large.

Différentes strates historiques sont représentées. Le temps de l'autonomisation des formes de territoires et de leurs destinations, indépendamment d'une production économique, suit son cours. Ces formes relayent les traces passées, mais se délimitent plus sûrement de l'héritage que l'organisation sociale implicite qui cherche à s'émanciper d'un corps social contrôlé vers un corps social moderne.

Ce projet saisit la question du cloisonnement/décloisonnement de ce qui est du registre des arts, de l'architecture, de l'urbanisme, du paysage, de l'économie, de l'histoire. Il investit un territoire qui offre à première vue un maillage de plateformes et de venelles connectées — opportunités d'un développement urbain contemporain — s'il ne masquait en arrière plan un cloisonnement social — prégnant dans les mentalités — issu du foncier des propriétés houillères.

L'homme ouvrier appartient à la cité où il vit, elle-même greffée au carreau de mine où il travaille, plus qu'à sa commune ou son pays. Le paysage construit supplante dans l'imaginaire communautaire l'épiderme des territoires d'accueil. L'œil collectif est clivé au ventre de la terre. Tout est socialement organisé pour qu'il n'en soit pas distrait. Quand les profondeurs du sol ne livrent plus le fruit du labeur, la vue se voile et se perd en surface, sur un fond qu'elle n'a jamais reconnu et encore moins apprivoisé.

Le projet Louvre Lens redresse l'épiderme du corps social qui l'habite. Il le redresse au regard des différentes strates investies en les mobilisant de concert. Il révèle la valeur du temps contemporain, avec la vitalité d'un monde végétal re-colonisateur. Il convoque les temps anciens en décryptant le cheminement de la plante à la houille, du végétal au minéral. Il rétablit ainsi le lien perturbé entre épiderme [surface d'enregistrement] et profondeur [ressource d'hier et de demain]. Il invite les temps futurs en introduisant les arts comme médiateurs de tous les temps et comme « passeurs » des mentalités.

Louvre Lens interroge ses commanditaires [la région du Nord Pas de Calais (aujourd'hui nommée les Hauts de France) — propriétaires des lieux — et le Louvre principal acteur de l'équipement et locataire] de par l'amplitude de son positionnement et des enjeux politiques engagés. Les désirs en démocratie d'aujourd'hui et en économie du marché fédèrent-ils des liens transversaux entre des champs disciplinaires et des territoires urbains qui le plus souvent s'ignorent ou cohabitent par la force des choses ? Il ne s'agit pas ici d'une position théorique ou générique qui nous éloignerait de la singularité de ce territoire dont la diversité des ressources contient en germe des réponses qu'il s'agit de traduire pour les rendre visibles au plus grand nombre. Il s'agit de décrire les enjeux d'un contenu programmatique [dispositif de mémoire active] — d'une stratégie spatiale d'un équipement culturel [musée-parc] — d'événements paysagers potentiels [grand parc du Louvre]. Le matériel graphique présenté représente l'outillage technique qui, combiné l'un à l'autre, engage la mise en œuvre de cette stratégie.



Le puits et la terrasse du midi, 25/05/2017 ©Catherine Mosbach

## temps réactif

Le point de vue temporel traduit une stratification en profondeur allant de la formation du charbon, aux réseaux de son exploitation et aux formes d'appropriation d'une économie périmée. Il nous paraît essentiel — au regard de la question

d'un lieu de culture — de convoquer ensemble ces différentes couches selon leurs combinaisons plurielles comme autant de « terreaux » dans lequel s'installe le musée. Il s'agit en principal d'une dynamique minière, d'une dynamique végétale colonisatrice, d'une dynamique culturelle. Le charbon [matière première] est l'un des éléments traversiers de ces strates. Il est lié à la végétation en amont par son origine (cycle du carbone), par la re colonisation végétale de ses dépôts miniers après exploitation en aval. Il est lié à la dynamique minière par la topographie de son exploitation (matériaux d'extractions rebus déposés en surface). Il est lié à une dynamique culturelle par le paysage créé (terril, cité jardin, cavalier, friche...) par une appropriation sensible et enfin par un musée-parc qui revisite le réseau en aval. Chacune de ces strates est représentée par les leviers significatifs des temporalités qu'elles représentent.

Les jardins du Louvre prennent corps à leur intersection, comme autant de — prélèvements — d'une mémoire vive. Cette traduction — technique et scientifique des ressources en place — ne recouvre pas cependant — par addition d'informations — les partitions sensibles du terrain. Quelle forme de parc, quels contenus de jardins pour un haut lieu de culture qui accueille entre autres dans ses murs de fameuses représentations de paysage sur plusieurs périodes historiques ? Le « bavardage » est écarté au profit d'une retenue qui laisse bruir et s'entre chasser la co visibilité des paysages réels avec ceux imaginaires des œuvres. Au cœur de ce dispositif — aux croisements de tous les flux — prend place le foyer. Les visiteurs entrent dans un volume d'accueil spacieux [70 x 70 mètres aux murs de verre transparent] encastré dans l'entrée historique. Le foyer est un espace public d'où l'on accède à la librairie, retrouve des amis au café, parcourt les informations sur les expositions ou encore que l'on traverse librement sans entrer dans le musée.



Grande esplanade, le 04/12/2012 ©Catherine Mosbach

## chorégraphie

Adossé aux lisières, protégé du bruit des voies ferrées et des rues voisines, un sentier mène à une très large clairière, immense pré bordé d'arbres de tous côtés. Le contexte aiguise la curiosité, invite le visiteur à investir ce mouvement, à explorer un édifice qui comme un phasme se confond avec la

nature, valorise le paysage plutôt que de l'occuper. Multiplier les volumes évite de surcharger le site et de détourner l'échelle de ce programme très vaste. Dimensions et profils des édifices adoptent la topologie des cavaliers, au rythme et à l'échelle de leurs ondulations en pente douce. Ouvrant plus encore le site, visuellement et physiquement, le volume central de verre installe un vide entre les différents bâtiments. Ce délicat écrin de verre ouvre sur le site dans de nombreuses directions et favorise sa traversée sans parcourir le musée. Accentuer les intervalles et les flux rend prégnant le mouvement latent d'installation du musée-parc dans son milieu.

Le point de vue spatial travaille la suspension de l'air entre ombre et lumière, entre voussures de lisières et vide des clairières. Il combine par soustraction, forme et mouvement, matière et temps, visiteur et jardin selon une chorégraphie à l'échelle des migrations — intermittentes, permanentes — sur le territoire. Les files d'attente d'accès au musée accentuent en flux tendus les allées sinueuses des lisières. Ailleurs hommes, femmes et enfants s'épanchent sur l'herbe rase aux encoignures des ourlets de sol. Selon les situations et les angles de vues, chaque corps réel peut être tour à tour artiste, œuvre d'art, spectateur et acteur.

De plus près, les boursoufflures du sol orientent les mouvements et les appropriations des corps. Des champs d'herbes drues sur creusés de passe-pieds ondulent d'est en ouest. La pousse d'herbe de deux jours cisèle les étendues près du foyer et des pavillons par un appui feutré du pied au sol, laissant surgir ici des saillies de fleurs et s'évaser ailleurs les empreintes des eaux drainées. Le socle du carreau de mine est une boursoufflure de grande échelle relayée en profondeur des territoires par les ondulations des cavaliers qui accueillent l'acheminement du public. Il fonde les relations de distance en même temps que de proximité de la ville au musée-parc. Le corps bâti n'est pas dans la position classique d'un monument sur son socle s'affichant à distance [musée du Guggenheim à Bilbao]. Il émerge à la progression du pas en corps bâti — corps végétal confondu à l'horizon et ne se dévoile tel un phasme que dans l'intime proximité.



parvis nord, le 25/05/2017

Ce projet part d'un terrain occupé par une activité périmée. Lourdemment et symboliquement occupé, presque verrouillé par un trop plein de sens, les formes de survivances de ce terrain fascinent dans le cadre actuel des développements urbains. Qu'un établissement comme le Louvre investisse ce sol

et par extension ce territoire, est une opportunité saisissante, sa principale vocation étant de témoigner des mémoires de l'art. Il y est question des formes de rencontre entre ces deux univers à premier abord hermétiques, qui cependant puisent dans les mêmes ressources que l'on nomme communément la culture : de l'art d'un côté, industrielle et paysagère de l'autre. L'excès de sens entraîne un excès de commentaires qui n'en finit pas de recouvrir et parfois d'opacifier ce qu'il cherche à rendre lisible. Ici le projet, architectural et paysager, et sa grille interprétative se joue à l'inverse dans le retrait, la soustraction, pour peut-être protéger le sens, en cultiver la réserve inépuisable, afin qu'il apparaisse dans ses multiples épaisseurs, disponible aux visiteurs qui le sonde.

La chorégraphie ne se déploierait pas seulement dans le mouvement des acteurs à fleur de sol, à fleur d'évènements. Elle est plus infime sécrétion d'un mouvement plus ample, plus lent, d'éléments en formation, d'évènements en irruption, de silhouettes aux contours éphémères, de trêves de sédimentation, de saisons dont émerge l'effluve infime d'un mouvement. Retenir les visions, en œuvre ou en document, en vrai ou en tableau, de temps où paysage et évènement se croisent dans le cadre d'une mémoire qui se déroule et s'imprègnent aux supports qui la capturent.



Grande esplanade, le 01/07/2016 ©Catherine Mosbach



#### L'AUTEUR

#### **Catherine Mosbach**

**Catherine Mosbach** est architecte paysagiste diplômée de l'ENSP en 1987. Elle a un deug des sciences de la nature et de la vie, section physique chimie à l'université Louis Pasteur à Strasbourg. Elle est professeur invité à l'université de Penn Design à Philadelphie 2003-2006

et de Harvard Graduate School of Design, Cambridge 2017

#### BIBLIOGRAPHIE

Ce texte est partiellement repris d'une conférence «documents» donnée en octobre 2006 lors de la 43e Conférence internationale de la Fédération internationale des architectes paysagistes, Solution verte pour une planète bleue Asla Minneapolis.

1. Le danseur des solitudes. Éditions de Minuit. Collection paradoxe. Georges Didi-Huberman. Avril 2006. pp25-84

2.Séminaire de Georges Didi-Huberman sur les Lamentations. École des Hautes Études en Sciences sociales. Paris. 7 Novembre 2005

*De sol, d'air, d'eau sous photons* with A Daval [www.projetsdepaysage.fr](http://www.projetsdepaysage.fr) . 2016.

*Delta, or the Transgression of Lines*, Pamphlet 20: Delta Dialogues, Christophe Girod, Susann Ahn, Isabelle Fehlmann, Lara Mehling (eds.), gta Publishers, ETH Zurich, Switzerland, March

*Design de la Biosphère, Stream 04: Le paradoxe du vivant*, Philippe Chiambaretta, Paris, France. 2017

#### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Catherine Mosbach**, *Documents*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/le-louvre-lens/>

## Les cimetières dans la ville

Les voyages forment la jeunesse, dit-on. En tout cas ils nous questionnent, nous incitent à la comparaison par rapport à ce que l'on connaît. C'est ce qui s'est passé pour ma part, après avoir vécu quelques mois en Ecosse durant mes études. Un lieu m'a particulièrement frappé : les cimetières.

Par Nicolas Delporte 18 DÉCEMBRE 2017

Là-bas, ils sont vivants, agréables, les gens viennent s'y promener. Pourquoi est-ce différent en France ? C'est sans doute le mot « mort » qui lui est associé qui en fait un sujet délicat. Et si on essayait plutôt de lui associer le mot « vie » ? Pas évident bien sûr, quand on le définit comme un lieu clos et sanctuarisé, où l'on y enterre les morts. Quelles relations entretenons-nous donc avec les cimetières ? Quelle place leur donnons-nous aujourd'hui dans notre société occidentale ? Et enfin, en quoi sont-ils un enjeu pour la ville de demain ?

De manière générale, les cimetières français sont des lieux accueillant la mort, et souvent peu accueillants pour le vivant. On y enterre les morts dans des sols morts car traités chimiquement pour repousser les « mauvaises herbes ». On recouvre alors ces sols de surfaces minérales pour en limiter l'entretien. On y vient aussi bien souvent déposer des fleurs coupées vouées à mourir, des potées mal entretenues, ou pire encore, des fleurs en plastique. Et en plus de cela, on y plante des arbres symboliques de la mort, tel que le cyprès, comme si elle n'était pas encore assez présente. Les cimetières sont pour ainsi dire aussi froids que le marbre de leurs tombes.



Figure 1 : Cimetière de Villeurbanne @Xavier Caré

Une autre question soulevée par les cimetières qui retient mon attention est liée à l'espace. En effet, ils occupent une place rare et conséquente en ville. À Paris par exemple, 420 ha sont aujourd'hui occupés par des cimetières. Par ordre de comparaison, l'île Saint-Louis, ici en jaune, en fait seulement

26 ha. Ces poches englobées dans le tissu urbain sont néanmoins un des rares espaces à être protégés de l'urbanisation. Pourrait-on ainsi espérer autre chose qu'un unique lieu de recueillement pour ces espaces si précieux en ville ?

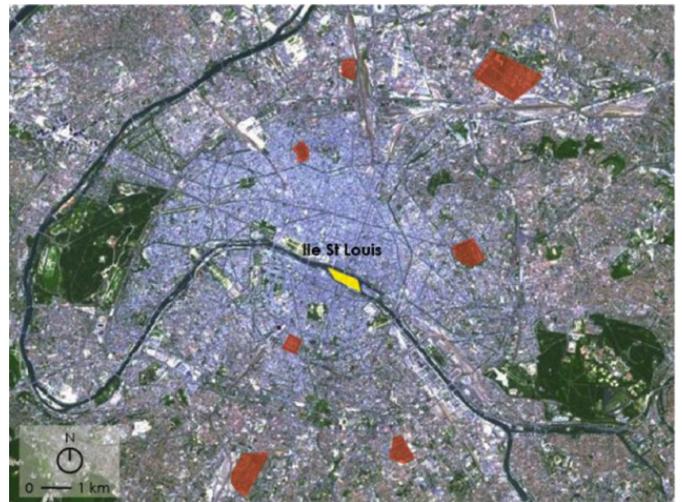


Figure 2 : Paris, 420 ha de cimetières

La réponse paraît évidente lorsque je me penche sur les cimetières anglo-saxons. En effet, ces derniers s'apparentent plus à des parcs qu'à de traditionnels cimetières. Le vivant y est clairement accepté. Des arbres caducs et persistants trouvent leur place au milieu des tombes, des chemins sinueux remplacent les allées droites et rectilignes, quand les gazons fleuris sont eux préférés aux surfaces minérales. Même les tombes sont investies par de minuscules êtres vivants. Mousses et lichens incrustent la pierre en la teintant de délicieuses nuances de verts.

Ces cimetières deviennent ainsi des « cimetières parcs » accueillants, où les gens viennent volontiers s'y promener. Le cimetière n'est donc plus uniquement un lieu de repos pour les morts, mais il est aussi pour les vivants. C'est en effet un espace de contrastes, renvoyant à l'érosion du temps, du passage de la vie à la mort qui en fait un lieu unique, riche en émotions.



paysager du Grand Saint Jean. J'ai alors pu leur demander pourquoi ce cimetière a été qualifié de paysager. La gestionnaire a clairement répondu que c'est parce qu'il est « *arboré et engazonné sur de grandes surfaces* ». Ce qu'il faut savoir, c'est qu'avant d'être un cimetière, ce lieu était une pinède à l'état sauvage. Les arbres étaient donc déjà présents mais le gazon, lui, était un sous-bois de pinède. Or, pour engazonner le terrain, il a fallu le napper d'une épaisse couche de terre végétale, ainsi qu'installer un arrosage permanent, car oui, le gazon vert toute l'année n'existe pas naturellement dans le biome méditerranéen.



Figure 4 : « Cimetière paysager » du Grand Saint Jean à Aix-en-Provence

Cet exemple montre bien que le « cimetière paysager » à de nombreux avantages similaires aux parcs pittoresques : fraîcheur, verdure, calme... mais à quel prix ? Faut-il persister à promouvoir au grand public des gazons verts toute l'année comme si l'eau était une ressource infinie ? Peut-on risquer de dupliquer ce modèle de cimetière partout ailleurs en sachant qu'il n'est pas forcément adapté au milieu ?

Par ailleurs, il n'y a pas que les humains qui s'y sentent bien. Toute une faune et une flore y trouvent refuge, ce sont parfois de véritables îlots de nature. À mon sens, à l'avenir, les cimetières devraient être considérés comme des réservoirs de biodiversité à part entière, intégrés aux réseaux de trames vertes et bleues. Cela ne serait néanmoins possible que si une gestion différenciée y est associée pour y développer la biodiversité. Pas de traitements chimiques, pas de désherbage, pas de ramassage de feuilles, peu de tailles, seule la tonte serait nécessaire. Ce qui reviendrait en plus à une gestion peu coûteuse. On le sait, dans un contexte où les services publics ont de moins en moins d'argent, cette alternative prend tout son sens à l'avenir. La liste des avantages est ainsi longue et percutante, qu'attendons-nous ?

En réponse à cela, une agence de paysage s'est particulièrement investie dans l'aménagement des « cimetières paysagers ». Forte de ses 8 réalisations de cimetières, l'agence Gilles Garos n'a pas de recette préconçue. Chaque projet est différent. Ce sont les spécificités du site qui font projet : la topographie, la végétation, le sol, l'histoire, les vues... sans oublier les usages liés au cimetière. Tout est pensé pour aller dans ces dynamiques-là, la récupération des eaux, le choix des végétaux, le cadrage des vues, les cheminements, etc.

Dans le prolongement de cette idée, un type de cimetière alternatif existe déjà en France, et devient même très en vogue : le « cimetière paysager ». Mais que signifie donc ce terme « paysager » ? Voudrait-il dire qu'on a ajouté du paysage dans le cimetière ? Cela n'a pas vraiment de sens, à part si l'on considère que le cimetière n'est pas un paysage en tant que soi. Le terme paysager fait ici, je pense, plutôt référence aux jardins pittoresques voulant reproduire une idée de nature. On essaye de l'imiter à l'aide de boisements, de chemins sinueux ou encore de gazons, pourtant bien artificiels car pensés et mis en place par l'Homme. Cette pensée fait d'ailleurs écho à une récente visite avec le Service des Espaces Verts de la ville d'Aix-en-Provence, au cimetière



Figure 5 : « Cimetière paysager » de Bressuire (79) à sa réalisation @Agence Gilles Garos

Dans un autre registre, la ville de Niort est elle aussi passée à l'action, avec la création du tout premier « cimetière naturel », le 14 février 2014. La paysagiste conceptrice, Eve-Marie Ferrer, a en effet pensé avec les services municipaux, un cimetière soucieux de son environnement dans sa conception et sa gestion. Ceux-ci s'appuient sur la récupération et la force des éléments déjà présents sur site. Cette manière de penser l'élaboration du cimetière en amont et en aval, fait d'ailleurs écho à une citation du renommé paysagiste Gilles Clément : « *faire le plus possible avec et le moins possible contre* ».

L'entretien suit quant à lui les logiques de la gestion différenciée, notamment en proscrivant l'utilisation des produits phytosanitaires. La végétation spontanée prend alors le dessus sur le minéral. Boisements, lisières, prairies et clairières se dessinent avec le temps, en fonction de l'évolution des besoins du cimetière. Le traditionnel costume d'agent d'entretien est ainsi troqué contre celui de jardinier. Le banal cimetière devient alors un « cimetière jardin », en mouvement dans le temps et dans l'espace.



Figure 6 : Cimetière naturel de Souché à Niort @Nicolas Bérard

Qu'ils soient qualifiés de parcs, de paysages, de naturels ou encore de jardins, les cimetières de demain doivent en tout cas relever un défi majeur, faire cohabiter les usages du cimetière de manière durable avec le vivant : la faune, la flore et l'Homme. Je suis intimement persuadé que les paysagistes y ont un rôle fort à jouer, puisque leurs deux matières premières sont l'espace et le temps. Comprendre le passé d'un site pour l'aménager, et ensuite l'accompagner dans son évolution future. Les cimetières ne sont donc pas de simples poches stériles ancrées dans le tissu urbain, mais peuvent bien au contraire, nourrir les projets des villes fertiles de demain.



L'AUTEUR

**Nicolas Delporte**

**Nicolas Delporte** est étudiant en dernière année à l'École Nationale

Supérieure de Paysage à Marseille.  
[nicolas.delporte@hotmail.fr](mailto:nicolas.delporte@hotmail.fr)

---

## BIBLIOGRAPHIE

CAUE de l'Oise, 2016, **Aménagement de cimetière**  
<http://www.caue60.com/wp-content/uploads/2016/10/Amenagement-d-e-cimetiere-web.pdf>  
Gilles Clément, 2014, **Manifeste du Tiers Paysage**, Edition Sens et Tonka  
Robert Auzelle, 1965, **Dernières demeures, conception, composition, réalisation du cimetière contemporain**, Edition Auzelle  
Ville de Paris  
<http://www.paris.fr/cimetieres>  
<https://www.parisinfo.com/musee-monument-paris/71470/Cimetiere-du-Pere-Lachaise>  
Ville de Niort  
<https://www.vivre-a-niort.com/fr/cadre-de-vie/environnement/gestion-ecologique-des-espaces-publics/cimetiere-naturel-de-souche/index.html>  
Agence de paysage Gilles Garos  
<http://www.agence-gillesgaros.fr>

---

## POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Nicolas Delporte**, *Les cimetières dans la ville*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/les-cimetieres-dans-la-ville/>

# Territoires, ferroviaire et paysage

C'est un fait, la définition du métier de paysagiste est encore floue dans notre société. L'étonnement est l'une des premières réactions lorsque l'on évoque la présence de paysagistes au sein de SNCF. Pourtant en s'y penchant de plus près se pose la question suivante : existe-t-il plus générateur de paysage(s) que le réseau ferré ?

Par Antoine Sautet 18 DÉCEMBRE 2017

Certains, légitimement, pourront tourner la question autrement : *existe-t-il plus destructeur de paysage(s) que le réseau ferré ?* Car c'est ainsi, le tracé d'une ligne impacte le paysage qu'elle traverse et, pendant de nombreuses années, le paysagiste a endossé le rôle de « médecin » du paysage « meurtri » par une infrastructure lourde. Les paysagistes « cicatrissent » le paysage. Ils venaient « mettre du vert », expression à la peau dure.

Au sein de l'entreprise, la mécanique des projets plaçait le paysagiste en fin du processus de production, en quelque sorte. Il devait « habiller » un projet prédéterminé par d'autres pour le rendre acceptable. En fait, le paysage n'est certainement pas cela. Il est avant tout « une partie de territoire dont le caractère résulte de facteurs humains, naturels et de leurs relations »<sup>(1)</sup>. En ce sens, une infrastructure fait bien évidemment paysage et doit être appréhendée dans une démarche globale avec le territoire qu'elle traverse. Animés par cette conviction profonde, mes prédécesseurs, à force d'obstination, de résultats et de temps, ont changé les choses et le rôle du paysagiste a gagné en légitimité, en importance, parvenant à se hisser en amont de la chaîne de projet. Mais tout n'est pas gagné, loin de là.

La force de ce métier est d'agir en transversalité avec les autres corps de métiers. Le paysagiste bénéficie d'une vision d'ensemble du projet, qui lui est indispensable. Il en connaît les contraintes et les opportunités, ce qui lui permet d'être *fédérateur*. Réciproquement, il n'est que peu de choses sans cette transversalité. Encore aujourd'hui, la tendance est encore trop orientée vers un travail en silo, métier par métier. Cette démarche ne peut être que contreproductive lorsqu'il s'agit de projets impliquant plusieurs compétences techniques, surtout quand le domaine concerné est au cœur de la technique ferroviaire, créant alors une contrainte irrémédiable.

Oublier de travailler en transversalité, c'est oublier la vision systémique. Cela engendre une perte de temps considérable dans le processus de projet et des coûts supplémentaires importants.

Au sein de SNCF Réseau Ingénierie & Projets, différents corps de métiers coexistent (ouvrage d'Art, acoustique, ou-

vrage en terre et hydraulique...), il y a un besoin de travailler de façon transverse pour traiter l'étendue des enjeux posés par un même projet. Prendre en compte cette diversité permet d'intégrer les contraintes externes dans nos projets de paysage, mais aussi de trouver des solutions innovantes à la croisée de différents métiers.

L'une des autres richesses du paysagiste qui travaille à SNCF est d'avoir l'opportunité d'exercer son métier à plusieurs échelles, du territoire à la placette.

Du territoire, avec les lignes nouvelles (LGV par exemple), mais aussi avec les lignes existantes qui peuvent subirent d'importants travaux et pour lesquelles ces projets nécessitent la rédaction de schémas directeurs, d'études d'impacts et de mesures paysagères. À la placette, où chaque détail compte. Entre ces deux échelles, il y a les aménagements de quais et parvis de gares, les insertions paysagères d'infrastructures ferroviaires, les aménagements sur talus, les restructurations de berges par génie végétal, la recherche, l'innovation et l'écoconception.



Epinay, Espace public © LAK+ Paysage



Noisy-le-Sec, Placette ©LAK+ Paysage

Sans entrer dans les détails de tous ces projets, il est important d'en dégager une démarche globale.

La première chose à savoir est que le rôle du paysagiste à SNCF n'est pas d'aménager le paysage pour le voyageur qui le traverse à 320 km/h. Non, le rôle du paysagiste est d'aménager le paysage des riverains de ces infrastructures ferroviaires — ceux qui vivent avec au quotidien —, ceux qui les pratiquent et ceux qui les traversent. Certains espaces sont donc rétrocédés en contrepartie d'un entretien de ces sites. Ce fonctionnement est basé sur le principe du gagnant-gagnant : les riverains bénéficient d'un cadre de vie amélioré et SNCF prend à sa charge l'investissement et délègue l'entretien aux utilisateurs qui dès lors s'impliquent concrètement dans la gestion de leur cadre de vie et font paysage. Ce qui est important est de prendre en compte le *paysage ordinaire*.

Un des projets qui caractérise bien cette démarche est le projet <sup>(3)</sup> de jardin potager en terrasses sur un talus ferroviaire du RER D à Goussainville (93). En rive d'habitations, après la création d'une voie de garage, les habitants ont vu leur horizon passer d'un talus arboré à un talus brut et plus proche de leur maison. C'est dans un contexte quelque peu compliqué que nous avons été intégrés au projet. Il s'agissait de libérer de l'espace dans un milieu urbain dense et saturé en plaçant la clôture en tête de talus, de le sécuriser et de le rendre accessible. Après plusieurs phases de concertation avec la commune et les riverains, nous avons donc aménagé des jardins potagers en terrasses, soutenus par des gabions. Ce travail s'est fait conjointement avec les hydrologues de SNCF Réseau des bassins enterrés récupèrent les eaux de ruissellement, réutilisées pour l'arrosage du jardin.

Pour la rétrocession du terrain — rétrocession d'usage — une convention sera passée avec une association afin d'assurer la pérennité du projet.



Talus ferroviaire du RER D, Goussainville, avant, pendant et après les travaux (avant plantation) © LAK+ Paysage

La démarche du paysagiste est de faire d'une contrainte, une opportunité de projet, c'est du moins celle que nous nous efforçons d'appliquer. L'un des exemples les plus représentatifs est sans doute le projet de Vaires-sur-Marne <sup>(5)</sup> : création d'une zone d'expansion des crues de la Marne, avec modelés des terres en place, afin de pouvoir stocker le volume d'eau nécessaire, et, par la même occasion, créer un paysage naturel, devenu zone *Natura 2000* — Victoire du Paysage 2014 dans la catégorie Espaces à dominante naturelle. Afin d'assurer la pérennité de ce site si particulier, une convention a été passée avec une association de naturalistes, La Luciole Vairoise, qui gère le site et réalise régulièrement relevés faunistiques et floristiques. Enfin, ce site sert également de support pédagogique à plusieurs écoles. Ce projet additionne les points clés de la démarche voulue : transversalité, conscience économique, développement durable, concertation et temporalité.



Zone d'expansion des crues, Vaires-sur-Marne, avant les travaux © Rouvière Joël



Zone d'expansion des crues, Vaires-sur-Marne, après les travaux © Rouvière Joël

La question du *temps* est étroitement liée au métier de paysagiste. Elle peut être appréhendée de différentes manières et comporte quelque chose de personnel et d'universel. La pratique du paysage permet une certaine *élasticité* du temps dans le sens où l'on peut créer un paysage ayant l'air d'avoir 20,30 années d'existence. Si le temps est perçu comme une contrainte, il est alors possible de s'en affranchir. Cette vision est à l'opposé de la nôtre.

La question du temps est primordiale. Elle est liée à l'échelle des projets sur lesquels nous travaillons ; des projets qui peuvent durer 15, 20 ans. Il est pour nous inconcevable de livrer un site à maturité. Un projet livré est un projet qui débute, qui naît. Il va évoluer, « il connaît des phases de maturation, puis de vieillissement »<sup>(4)</sup> voire de sénescence. La prise en compte du temps est intrinsèquement liée à plusieurs facteurs : la conscience économique, la croissance des végétaux, la gestion des espaces.

D'une manière assez naturelle, lorsque l'on évoque le temps dans le paysage, celui-ci est pensé à grande échelle, en saisons, en mois ou en années. Cependant, peut être indirectement, la prise en compte du temps dans nos projets se mesure aussi à plus petites échelles, celle des jours, celle des heures. Lorsqu'une noue se remplit et fait apparaître un paysage éphémère. Lorsque la lumière du soleil couchant met en valeur une étendue de graminées. L'interaction entre les éléments naturels, l'eau, le vent, la pluie et les éléments

composant le paysage permettent de *matérialiser* le temps. Il y a finalement une corrélation entre la façon d'appréhender le temps et les échelles de projets.

Quoi qu'il en soit, le temps, dans le sens de la durée, est partout dans les projets de paysage : le temps d'un chantier ; le temps comme unité de mesure, en litre par seconde, par minute ou par heure ou encore le temps de croissance des végétaux.



---

L'AUTEUR

### Antoine Sautet

**Antoine Sautet** a suivi le cursus Master 2 Théories et Démarches de Projets de Paysage à l'ENSP de Versailles après avoir obtenu son diplôme à l'ESAJ et passé plusieurs années à faire du projet, se concentrant sur un travail de recherche et d'écriture. Après plusieurs expériences en bureaux d'études en France et au Luxembourg, il entre, en 2014, au sein de la division Environnement à la Direction de l'Ingénierie et Projets de SNCF Réseau où il travaille au sein de l'équipe LAK+ Paysage sur des projets variés.

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Antoine Sautet**, *Territoires, ferroviaire et paysage*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/paysage-lien-entre-infrastruc-ture-ferroviaire-et-territoires/>

## La Réunion, exclamation du paysage

Partir, changer d'air, voir autre chose, vivre autrement est un fantasme largement cultivé. Exercer un métier de l'environnement permet à priori de travailler n'importe où dans le monde.

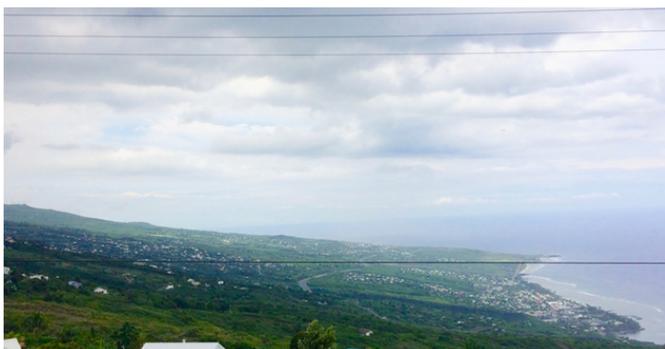
Par Nicolas Bonnier 18 DÉCEMBRE 2017

En effet, il existe des agences de paysage qui interviennent à l'étranger bien qu'une large partie de notre panel de connaissances professionnelles ne soit pas exportable. Les connaissances intrinsèques à notre métier nous forment à la connaissance d'un climat qui est le nôtre : le sud est exposé au soleil, ce dernier réalise sa course d'est en ouest. Nous connaissons la saisonnalité de nos paysages : les essences sont vendues pour leur persistance durant l'hiver, leur couleur automnale ou leur floraison printanière et ces espèces que nous apprenons à connaître sont également ciblées sur notre climat. Notre métier nous permet malgré tout de voyager, j'en ai fait l'expérience en partant travailler quelques mois dans l'océan Indien, sur l'île de la Réunion. J'ai réalisé mon fantasme des tropiques et en suis revenu changé. L'idée de cet écrit est de relater les conditions d'exercice du paysagiste sur place, en apportant un état des lieux de cette île comme la tradition de la géographie descriptive Vidalienne (1) le veut.

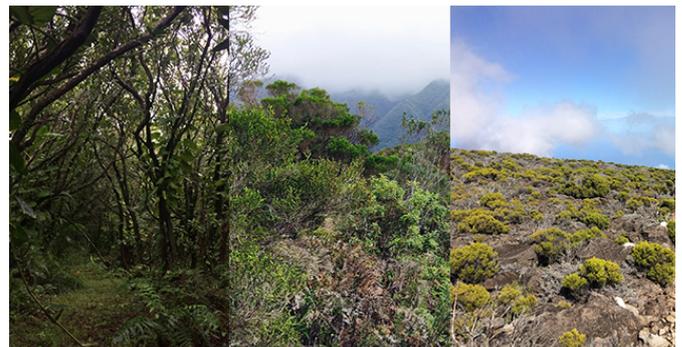
À mon arrivée en février, il fait 28 °C à 10 h du matin, une température habituelle. À l'échelle de l'année, deux saisons existent, mais les variations climatiques ne portent que peu sur les températures. La végétation est persistante puisque seuls 9 °C séparent les minimas et maximas annuels. Dans un premier temps, je m'étonne de la visibilité omniprésente sur l'océan. En effet, avec une largeur moyenne de 60 km et un point culminant à 3 070 m, l'île est pourvue d'une pente moyenne d'environ 10 % faisant face à la mer. Il n'est donc pas si étonnant que les panoramas qu'offre la Réunion soient si nombreux. Et ceci constitue à mon sens le premier emblème du paysage réunionnais : le seul horizon qui existe est l'océan. Le regard ne peut se perdre au loin qu'au-dessus des vagues, le reste du temps il fait face au relief imposant.

Cette forte déclivité et le fait qu'il s'agisse d'une île — isolée — donnent à la Réunion une végétation toute particulière. Les contraintes géographiques et climatiques variant au fil de l'altitude, les microclimats se succèdent et donnent lieu à des stations d'endémisme. La Réunion possède 236 plantes endémiques (2) strictes, auxquelles nous pouvons en ajouter 153 qui sont endémiques régionales des Mascareignes (Maurice, Rodrigues et la Réunion). Ceci donne une grande valeur au département d'outre-mer, puisque ce dernier compte un rapport espèces rares/km<sup>2</sup> environ trois fois plus important que l'archipel Hawaïen par exemple. En comparaison, la rareté botanique de France métropolitaine semble anecdotique.

Sans trop entrer dans les détails et dans les exceptions, le périmètre de l'île est plus constitué de roches abruptes que de plages sableuses. Les roches se laissent envahir d'une strate muscinale rupicole salée, là où le sable se laisse conquérir de lianes rampantes. En s'éloignant de la côte et de ses embruns iodés, la végétation spontanée ne cesse de se montrer plus imposante jusqu'à presque 1 500 mètres d'altitude. À cette hauteur, environ un tiers de l'île est couverte d'une forêt dense. De nombreux sentiers de randonnée sillonnent les boisements avant que les espèces ne se nanifient avec l'altitude. À 2000 mètres, il ne subsiste que de petits arbustes couverts d'usnée barbuée et à 2 500 quelques espèces naines n'excédant pas soixante centimètres. Quatre sommets culminent au-delà : le Grand Bénare, le Grand Morne ainsi que les restes des deux volcans qui ont formé l'île : le Piton de la Fournaise et le Piton des Neiges.



Importance de l'océan indien © Bonnier Nicolas



Déclinaison des strates de végétation au fil de l'altitude © Bonnier Nicolas

Les vents frappent le nord-ouest et le sud-est est nettement plus soumis aux pluies. La végétation y est donc plus dense, à l'unique exception du site du « Grand Brûlé » : là où les coulées successives de lave séchée se laissent envahir par une jeune végétation. Aussi, il pleut plus dans ce que les créoles appellent « les hauts » : en altitude. Alors que le soleil rayonne dans « les bas » : sur le littoral.

Mais voilà que vient le mois d'avril durant lequel les températures diminuent légèrement pour laisser place à une pluviométrie plus importante. Il pleut maintenant sur l'ensemble de l'île presque quotidiennement. À cette période, il serait dommage de se laisser décourager par la pluie, dommage de rester « à la case » (expression créole) quand on sait que le nombre de cascade est environ multiplié par trois sur l'île et que les ravines (3) entrent presque toutes en eau.

La saisonnalité du paysage est donc très largement perceptible sur l'île, bien que les transformations végétales et les écarts de température soient largement amoindris par rapport à nos régions d'Europe : les cultures des champs ne changent pas, les arbres ne perdent pas de feuilles, ni ne changent de couleur, mais l'île mute. Les plantes gagnent en force, de nouveaux fruits apparaissent et la puissance des éléments sollicite nos cinq sens. L'odeur de la Longose (*Hedychium gardnerianum*) s'exclame et se mélange à celle du faux-poivrier (*Schinus molle*). Les cascades ponctuent les versants montagneux et le son de l'eau qui frappe la roche ou ruisselle est entendu de partout. C'est à nouveau en altitude qu'il faut aller chercher les plus fortes pluies : elles fondent la végétation luxuriante dans un brouillard quasi constant. La portée de notre regard est réduite, les couleurs perdent leur saturation dans les gouttelettes d'eau. Le résultat est surprenant, le paysage apparaît comme en noir & blanc.



Effet des pluies diluviennes sur la perception © Bonnier Nicolas

Quelques microclimats sont particulièrement représentatifs de ce changement pluviométrique. La savane située dans les bas de l'ouest change de couleur. Les herbacées se densifient, grandissent, se soignent de leur sécheresse et troquent leur teinte ocre habituelle pour une couleur verte. Les hampes florales des agaves se multiplient et une nouvelle faune ornithologique apparaît.

La vallée de Takamaka, site le plus pluvieux de notre terre, fait valoir sa réputation. Les sentiers pentus deviennent des quasi-ravines peu praticables. Néanmoins pour peu que l'on s'y aventure, on observe ce qui semble être la plus grande col-

lection de cascades de la Réunion. L'odeur est poivrée, les pierres et la végétation brillent. Le sentier aboutit sur un barrage où les pièces d'acier luisent sous la pluie battante.

À la Réunion, il y a une véritable culture de la botanique. L'intérêt des Colons en la matière était largement porté sur les productions d'épices de grande qualité gustative. Par le passé, c'est avec trois cultures majeures que l'île a pu exister à l'échelle de l'océan indien : la canne à sucre, la vanille « bourbon » fécondée manuellement encore aujourd'hui et le café « bourbon ». Ce dernier est peu exporté, mais constitue néanmoins un des cafés les plus chers grâce à son ratio : taux de caféine/douceur unique. Plus tard, la culture des plantes trouva un relais avec les espèces exotiques importées pour garnir les jardins créoles. Aujourd'hui, la conservation et la recherche constituent les faire-valoir botaniques contemporains de l'île. Il existe, à ma connaissance, neuf conservatoires et jardins à visiter sur l'île. Il me paraît intéressant d'évoquer quelques noms de domaine tant ils renseignent sur l'histoire et la culture locale. Citons quatre exemples : la Vanilleraie (à Sainte-Suzanne), le domaine Café grillé (à Saint-Pierre), le Jardin des Parfums et des Epices (à Mare Longue) et le conservatoire botanique de Mascarin (à Saint-Leu). Ce dernier est le lieu le plus important de la recherche sur les espèces endémiques des trois îles qui composent les Mascareignes. De plus, le Jardin des Parfums et des Épices propose une immersion dans une partie de forêt primaire. À l'heure de la sensibilisation à notre patrimoine naturel, le jardin situé à Mare Longue constitue un pôle attractif pour les visites « nature » et la recherche. De plus, il est un reliquat important de l'île avant son urbanisation.



Aperçu de la forêt primaire de Mare Longue © Bonnier Nicolas

Les sites urbains abordent une histoire et une mixité culturelle particulière, la construction des villes sur l'île ne remonte qu'au milieu du XVIIIe siècle. Avec une urbanisation si récente, les balayages religieux et artistiques qu'ont subis nos vieux continents ne s'y retrouvent pas. Pas de Cathédrale Gothique, ni de centre moyenâgeux qui serpente entre le bâti d'un secteur sauvegardé. Pas de cours d'eau oublié, pas de grand boulevard ni de scénographie Renaissance. Les villes se sont construites autour d'emblèmes communaux : elles affichent une place de la mairie, de la poste ou de l'école. Les centralités urbaines sont donc administratives, mais ne composent pas pourtant une réelle urbanité (au sens de Levy et Lussault : Densité & Diversité). Les villes sont peu denses et le bâti est rarement continu hormis à proximité du littoral. Les services sont surtout répartis le long d'axes routiers qui

suivent les courbes topographiques parallèles à l'océan.

D'un point de vue humain, la Réunion ayant été un carrefour d'échanges des Indes, sa civilisation et ses coutumes en sont marquées. Mais la culture réunionnaise est aussi celle des colons français, des premiers créoles et des musulmans d'Afrique. Ce mélange d'héritages compose l'île de façon surprenante. Les églises et les temples tamouls — une branche de l'hindouisme largement représenté à la Réunion — se côtoient dans les mêmes villes. Ainsi, le paysage humain réunionnais respire le « sacré » : entre les christs et les couleurs Tamouls, les Malgaches évoquent la magie noire. Des autels de magiciens malfaisants existent et les cimetières, lieu de mémoire par excellence, témoignent de cette superposition des cultes par leur hétérogénéité. Par ailleurs, si le christianisme porte peu d'emblèmes végétaux à l'exception du buis (*Buxus sempervirens*) pour les Tamouls et les Malgaches, les bois sacrés se succèdent sur l'île. Par exemple, le banian (*Ficus benghalensis*), considéré comme arbre saint, fut largement disséminé par les Indiens et se fait aujourd'hui remarquable sur l'île.

Les sites naturels sont également au centre des enjeux de société de l'île. Sachant que plus de 40 % de la Réunion est classée en tant que patrimoine naturel exceptionnel à l'UNESCO et qu'il s'agit des sites les plus touristiques, nous comprenons qu'une dualité aménagement / conservation émerge pour devenir un sujet d'étude. J'ai par exemple eu l'occasion de réfléchir à l'aménagement d'un bassin en pied de cascade et à son accès. Le projet intégrait des infrastructures de loisir, une surface d'accueil ainsi qu'un sentier suivant une scénographie le long de la pente.



Bassin de la cascade concerné par l'aménagement © Bonnier Nicolas

La richesse biologique la plus surprenante de la Réunion est probablement le cirque de Mafate. Il faut remonter l'histoire géomorphologique pour comprendre son existence. L'île est le résultat de deux volcans sortis des eaux. Le plus jeune, le Piton de la Fournaise est encore actif régulièrement, et par exemple lors de mon séjour en février. Le plus ancien est éteint et effondré. De cet effondrement trois cirques (3) sont nés : Salazie au nord, Cilaos au sud, et Mafate à l'ouest. Les deux premiers sont accessibles en voitures et sont les points de départ des randonnées vers Mafate. Pour y accéder, les chemins sont multiples et exigent de marcher quatre à six heures pour gravir un col avant de descendre dans le cirque Mafate. Sur place, les chemins de terre sont les seuls moyens de circuler à travers le microclimat de prairies humides. Après huit heures du matin, il est difficile d'entrevoir un ciel

à travers la couverture nuageuse. L'ensemble du cirque est « couvert » de brume, tel un toit qui ne permet pas de voir les lignes de crête de l'entourage montagneux : la sensation d'enfermement est manifeste.



Aperçu depuis Marla, un village du cirque de Mafate © Bonnier Nicolas

Un Hélicoptère amène le pain et évacue les déchets des auberges. Elles sont nombreuses, mais le plus souvent tenues par des mafatais, dont certains parmi les plus âgés ne sont jamais sortis du cirque. Les ondes de la 4G passent entre les bovins et les chevaux laissés libres. C'est grâce à cet internet mobile que Mafate fonctionne et organise sa liaison avec le reste de l'île, du monde. Il faut comprendre que cette technologie a récemment constitué la principale source d'ouverture de cette enceinte rocheuse.

Mais puisque la terre est pleine de recoins, il est possible de ne pas s'arrêter là et de se retirer encore un peu plus profondément sur l'île au plateau Kerval.

Il est un endroit perdu, dans un cirque perdu, sur une petite île au milieu de l'océan. Une fois Mafate atteint, il faut gravir une ravine durant deux bonnes heures, en étant uniquement guidé par des cairns de pierre. Enfin sur le plateau l'aplatissement surprend tant il est rare sur l'île, l'herbe est rase, entretenue par un troupeau de vaches sauvages. Au centre du plateau, une dépression permet à l'eau de s'accumuler et aux bovins de s'y abreuver. Autour, il n'existe que quelques bosquets d'arbrisseaux disparates et des traces de vie du troupeau : des bouses couvertes de champignons, des ossements de veaux défunts. Je pense ne jamais m'être senti aussi isolé qu'au plateau Kerval.



Le plateau Kerval, cirque de Mafate © Bonnier Nicolas



---

L'AUTEUR

**Nicolas Bonnier**

**Nicolas Bonnier**, jeune paysagiste diplômé d'Architecture du paysage à Gembloux qui pense avoir trouvé le métier parfait.

---

BIBLIOGRAPHIE

1. Inspirée des écrits du géographe Paul Vidal de la Blache (1845-1918) qui a largement décrit les paysages français du XIXe siècle.

2. Une plante est endémique d'un site lorsqu'elle se développe de façon spontanée exclusivement à cet endroit. Si elle disparaît de l'endroit, elle disparaît tout court.

3. Dépression topographique linéaire créée par l'érosion de fortes pluies.

4. Enceinte naturelle formée par une dépression topographique aux parois raides.

---

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Nicolas Bonnier**, *La Réunion, exclamation du paysage*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/la-reunion-lexclamation-du-paysage/>

## Les chênes de 1936

J'avais lu cet article sur [slate.fr](http://slate.fr) alors que je faisais des recherches sur cet étrange chêne au port tout malmené que j'avais observé l'été précédent lors de ma visite du stade olympique de Berlin. Un chêne dont la forme était tordue et un peu laide, à force, sans doute, d'avoir été rabattu et étêté dans le but de le rajeunir. Les feuilles repoussaient directement en touffe sur les gros moignons de bois, comme une mauvaise coupe de cheveux, dont on espérait que la repousse ne soit pas trop longue...

Par **Armande Jammes** 18 DÉCEMBRE 2017

Le chêne, avais-je appris, était devenu un symbole de l'Allemagne pendant les guerres napoléoniennes. Lors de la construction en 1913 du premier stade olympique de Berlin en 1913 (pour des jeux qui n'eurent jamais lieu) on en avait planté un que l'on avait baptisé Chêne de Von Podbielski en l'honneur d'un homme Viktor Von Podbielski qui avait servi la cause du sport allemand. À la construction du nouveau stade en 1936, on avait apparemment conservé l'un des arbres sans être sûr que ce fut le bon. Son positionnement juste à droite après le passage des grilles était un peu étrange au sein de ce lieu dont le dessin était entièrement maîtrisé. Le comité olympique avait décidé que chaque vainqueur recevrait en plus de sa médaille, une couronne de feuilles de chêne, ainsi qu'un jeune plant d'un an. L'idée venait, disait-on, d'un pépiniériste allemand qui peut-être voyait là une bonne occasion de vendre son stock. Symboliquement, la grandeur de l'Allemagne dont rêvait le troisième Reich allait ainsi coloniser les territoires et les continents de chacun de vainqueurs. Ces jeunes chênes, pour peu qu'ils fussent plantés chez eux par les athlètes, à leur retour des jeux, allaient leur survivre, survivre à leurs enfants, et pourquoi, pas se reproduire. Le temps et l'Histoire s'accrocheraient à ces arbres.

Les arbres que l'on plante dans nos jardins ont parfois une histoire, mais elle est rarement documentée. Dans ce cas précis, elle l'était, et je cherchais sur internet les photographies des vainqueurs, tapant le nom du plus connu d'entre eux. Jesse Owens. S'afficha à l'écran une série de photographies en noir et blanc. En premier, celles, célèbres, d'un homme vêtu d'un maillot et d'un short blanc, s'élançant sur la piste, le corps en oblique et tendu vers sa cible. Puis peu à peu en déroulant, je découvrais quelques images prises lors de la remise de la médaille. Alors que l'athlète esquisse une sorte de salut militaire, la main droite au front, il tient, blotti au creux de son bras gauche, un tout jeune arbre.



Naoto Tajima, Jesse Owens, Lutz Long. Podium du saut en longueur. 1936. Bundesarchiv

Owens a durant cette Olympiade raflé 4 titres olympiques, autant d'arbres qu'il avait tenu au creux de son bras. Pour trouver d'autres images, je tapais podium 1936. Owens d'abord, partout, puis l'image d'une jeune femme vêtue d'une jupe longue et d'une veste de tailleurs blanche. Elle tient dans sa main un jeune chêne. Ilona Elek était une escrimeuse hongroise. Un autre chêne ensuite entre les mains de Sohn Kee-Chung, le marathonien coréen qui avec son compatriote refuse de lever la tête au son de l'hymne japonais dont il refuse l'occupation. Un chêne sous le bras de Marjorie Gestring, plongeuse américaine, qui a 13 ans devient et reste encore la plus jeune championne olympique de l'Histoire. Un chêne sous le sourire radieux de la lanceuse allemande Tilly Fleischner. Un autre sous le bras tendu du gymnaste Alfred Schwarzmann.



De gauche à droite et de haut en bas : la championne olympique Tilly Fleischer (Bundesarchiv) / Inge Sorensen, La championne Olympique Hideko Maehata, Martha Genenger / Shozo Makino, le champion olympique Jack Medica, Shunpei Uto / Dorothy Poynton-Hill, la championne olympique Marjorie Gestring, Katherine Rawls / Ellen Müller-Preis, la championne olympique Ilona Elek, Helene Mayer. Images wikimedia commons

130 chênes ont été offerts lors de cette olympiade. Autant d'arbres qui sont repartis dans les bagages des athlètes et sur tous les continents. Certains ont du sécher rapidement, oubliés quelque part dans leurs pots, mais je peux croire qu'un certain nombre d'entre eux ont été ramenés, plantés, soignés. Ils ont poussé. Et comme ces jeux-là ont dans l'Histoire une place particulière, intimement liée à l'horreur et à la guerre, ce sont des arbres qui n'ont pas été complètement oubliés. Un professeur du nom de Donald Holst avait essayé de retrouver la trace de 24 d'entre eux arrivés sur le sol américain puis un certain James Constandt avait poursuivi cette quête sur les autres continents, publiant un ouvrage dont le titre est aujourd'hui épuisé.

De clic en clic et de lien en lien, je tombais sur un article du journal allemand, Der Spiegel, daté de 2014. Sous la photo de Owens assis dans un salon et tenant dans chaque main un jeune chêne en pot, l'article, daté de 2014, prenait pour point de départ une information lue dans la presse britannique. À la suite d'une tempête survenue peu de temps après Noël

2013 il avait fallu tailler sévèrement un « chêne d'Hitler ». Puis le journaliste allemand proposait sur la base du travail effectué par James Constandt, dont il avait dû se procurer l'ouvrage, une présentation de 15 de ces arbres. À chaque photo d'athlète était associée la photographie contemporaine d'un chêne. Et certaines d'entre elles étaient très belles. Et c'est ainsi que j'ai découvert au bout de la piste le travail de l'artiste néo-zélandaise Ann Shelton. Elle avait pris le temps que j'aurais voulu prendre pour aller rendre visite à ces arbres, un par un, individuellement, pour les regarder, pour les photographier.

De clic en clic et de lien en lien, je tombais sur un article du journal Allemand, daté de 2014. Sous la photo de Owens assis dans ce qui devait être un salon et tenant dans chaque main un jeune chêne en pot, l'article, daté de 2014, prenait pour point de départ une information lue dans la A la suite d'une tempête survenue peu de temps après Noël 2013 il avait fallu tailler sévèrement un «chêne d'Hitler». Puis le journaliste Allemand proposait sur la base du travail effectué par James Constandt, dont il avait dû se procurer l'ouvrage, une présentation de 15 de ces arbres. À chaque photo d'athlète était associée la photographie contemporaine d'un chêne. Et certaines d'entre elles étaient très belles. Et c'est ainsi que j'ai découvert au bout de la piste le travail de cette artiste néo-zélandaise Ann Shelton. Elle avait pris le temps que j'aurais voulu prendre pour aller rendre visite à ces arbres, un par un, individuellement, pour les regarder, pour les photographier.

Et c'est ce travail là qu'il faut découvrir :

### in a forest

Textes et images issues de *In a forest* publié avec l'aimable accord de l'artiste.

*Documenting the existence of a particularly charged group of trees given as seedlings (the seedlings are often said to have been presented by Hitler himself, though it seems much more likely the bulk of them at least were presented by Olympic Committee members) to the 130 gold medalists at the 1936 Olympics in Berlin, Germany, in a forest forces us to confront the complexity of historical memory.*

*Using the specimen that stands in my hometown of Timaru, New Zealand as a catalyst, I reconstruct and map the dispersal of many of these trees across North America and Europe. With recipients as diverse as a Jewish Hungarian freedom fighter, a Sturmabteilung leader, a Finnish poet, men who subsequently went missing in action, and African American athletes such as Jesse Owens, these trees faced diverse fates; dying in customs halls, stolen from hotel rooms, rescued during invasions, and chopped down to make room for vegetable gardens after the war.*

*These 'benign' gifts from the National Socialist regime represent a failed attempt at an organic infiltration, a propagation of ideological power. Today their symbolism has largely been reconstructed, vested with the heroic Olympic narratives of the nation states in which they dwell. Counter to these narratives, these now statuesque 79 year old trees stand as both remnants of the Third Reich and as*

signs of its erasure. Beyond that, they are linked to a particular nostalgia for the German landscape, and a long history of tree and forest symbolism in Europe and the northern hemisphere in general.

Photographing with a large format view camera, the artworks in this series depict some of the trees still in existence, or the sites they once occupied. Accompanied by extended titles that summarise and chronicle their diverse lives and locations, the images themselves abstract the trees, restoring their symbolic resonance and opening them to a range of conflicting meanings. Arranged in dense installations that simultaneously document and invert the historical record, these photographs are embodiments of memory and marks of forgetting.

Documenter l'existence d'un groupe d'arbres à l'histoire particulièrement chargée et offerts en jeunes plants (On a dit qu'ils avaient été offerts par Hitler en personne, mais il semble beaucoup plus probable que la majorité d'entre eux aient été présentés par les membres du Comité olympique) aux 130 champions olympiques des jeux de 1936 à Berlin, en Allemagne. L'installation *In a forest* nous force à regarder à la complexité de la mémoire historique.

En partant du spécimen (une sorte de catalyseur) qui se trouve dans sa ville natale de Timaru, en Nouvelle-Zélande, Ann Shelton reconstruit et cartographie la dispersion d'un grand nombre de ces arbres en Amérique du Nord et en Europe. Les destinataires de ces arbres étaient variés : un combattant juif hongrois pour la liberté, un gradé paramilitaire du régime nazi, un poète finlandais, des hommes qui disparurent ou encore l'athlète afro-américain Jesse Owens. Ces arbres firent face à des destins divers. Certains mourants dans les salles des douanes ou volés dans les chambres d'hôtel, sauvés pendant les invasions, abattus pour laisser place à un potager à la sortie de la guerre.

Ces dons en apparence innocents de la part du régime national-socialiste représentaient une tentative ratée d'infiltration organique, de propagation du pouvoir idéologique. Aujourd'hui, leur symbolisme a été reconstruit, investi par les récits olympiques et héroïques des nations dans lesquels ils se trouvent. À l'opposé de ces récits, ces arbres, aujourd'hui sculpturaux de 79 ans, sont à la fois des vestiges du Troisième Reich et des signes de son effacement. Au-delà de tout cela, ils sont liés à une nostalgie particulière du paysage allemand et à une longue histoire du symbolisme des arbres et des forêts en Europe et dans l'hémisphère nord en général.

Photographiées avec un appareil à grand format, les images de cette série représentent certains des arbres qui existent encore, ou les lieux qu'ils occupaient autrefois. Les longs titres de ces œuvres résument et racontent leurs diverses vies et lieux. Les photographies offrent aux arbres une forme d'abstraction et restituent leur résonance symbolique, les ouvrant à une gamme de significations contradictoires. Disposées dans des installations denses qui documentent et inversent simultanément le dossier historique, ces photographies sont des incarnations de la mémoire et des marques de l'oubli.



Installation view, Espai d'art contemporani de Castelló, Spain, 2014.



*Seeding, Georges Miez's Olympic Oak, Winterthur, Switzerland. Little information concerning Miez has been uncovered. He won Switzerland's only Gold Medal in 1936 for the Men's Floor Exercises in Gymnastics. One article suggests that at another time he was also a personal trainer in Hollywood to Greta Garbo and Marlene Dietrich. The same article notes that at the time of his death in 1999 (aged 107) much was made of Miez's refusal at the 1936 games to honour the fascist salute, though it goes on to add that footage of the games shows many others did the same. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Georges Miez, Winterthur, Suisse. Peu d'informations concernant Miez ont été découvertes. Il a remporté la seule médaille d'or suisse en 1936 pour la gymnastique au sol masculine. Un article suggère qu'à une autre époque, il aurait été l'entraîneur personnel à Hollywood de Greta Garbo et de Marlene Dietrich. Le même article précise qu'au moment de sa mort en 1999 (107 ans) on a beaucoup

parlé du refus de Miez aux jeux de 1936 d'honorer le salut fasciste, bien que les images des jeux prouvent que beaucoup d'autres ont fait de même.



*Seedling, Jack Lovelock's Olympic Oak, Timaru Boys' High School, Timaru, New Zealand. Featured in Leni Riefenstahl's Olympia, Lovelock set a new world record and won gold in what some regard as one of the finest 1500m Olympic finals of all time. In his thesis James Constandt refers to Lovelock entrusting his seedling into the care of teammate Cecil Matthews to deliver it home to New Zealand. By the time it arrived it was in poor condition but was nursed back to health and in 1941 was planted at Timaru Boys' High School. 2005-2010. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Jack Lovelock, Timaru Boys « High School, Timaru, Nouvelle-Zélande. Vedette du film Les Dieux du stade de Leni Riefenstahl, Lovelock a établi lors des jeux de 1936 un nouveau record du monde et a remporté la médaille d'or dans ce que certains considèrent comme l'une des plus belles finales olympiques du 1500 m de tous les temps. Dans son livre, James Constandt fait référence à Lovelock confiant son plant de chêne à son coéquipier Cecil Matthews pour le ramener chez lui en Nouvelle-Zélande. L'arbre est arrivé en mauvais état, mais a été soigné puis planté en à la Timaru Boys « High School.



*Seedling, Louis Hostin's Olympic Oak, Parc de l'Europe, St. Étienne, France. According to one source this tree was moved around 1945 from Cimetière de Montmartre, where it was discovered mysteriously growing over a German soldier's grave, eventually making its way to the park in St. Étienne. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Louis Hostin, Parc de l'Europe, Saint-Étienne, France. Selon une source, cet arbre a été déplacé en

1945 depuis le cimetière de Montmartre, où il a été découvert poussant mystérieusement sur la tombe d'un soldat allemand, vers le parc à Saint-Étienne.

\* Louis Hostin est un haltérophile français, (né le 21 avril 1908 à Saint-Étienne, mort le 29 juin 1998 à Boisseron) Jeux olympiques d'été de 1936 : médaille d'or en mi-lourd (moins de 82 kg)



*Seedling, Imre Harangi's Olympic Oak, Nyíradony, Hungary. Google translations of Hungarian sources indicate this tree was a graft taken from Harangi's 'original' oak (a few kilometres away in Hajdúsámson) and planted here in his hometown as part of the ceremony surrounding his triumphant return from the games. The Nyíradony oak subsequently died and was then later replaced, possibly with another graft. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique d'Imre Harangi,\* Nyíradony, Hongrie. Les traductions de sources hongroises par Google indiquent que cet arbre était une greffe prélevée sur le chêne "original" de Harangi (à quelques kilomètres de Hajdúsámson) et plantée ici dans sa ville natale dans le cadre de la cérémonie entourant son retour triomphal des Jeux. Le chêne de Nyíradony est mort par la suite et a ensuite été remplacé plus tard, peut-être avec une autre greffe.

\* Imre Harangi est un boxeur hongrois né le 16 octobre 1913 à Nyíradony et mort le 4 février 1979 à Budapest. Champion olympique aux Jeux de Berlin en 1936 dans la catégorie poids légers.

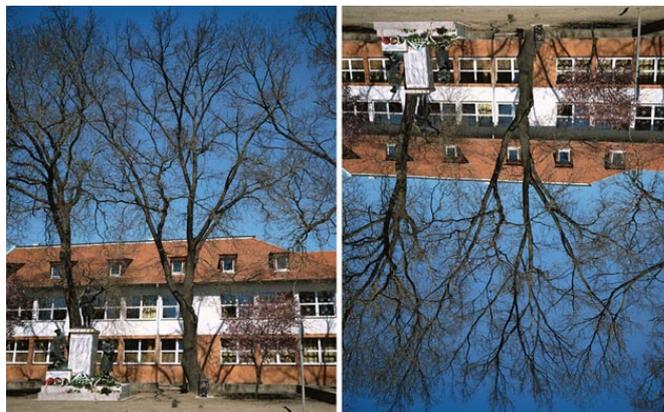


*Seedling, Cornelius Johnson's Olympic Oak, Koreatown, Los Angeles, United States of America. Growing in what was probably the back yard of the athlete's mother. Difficult to find, this tree was mentioned in a Los Angeles Times article dated 2007. Cornelius Johnson received one of several Gold Medals won by African Americans at*

*the games. He returned to the U.S. where racial segregation was practiced until 1964. Johnson died in 1946. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Cornelius Johnson\*, Koreatown, Los Angeles, États-Unis d'Amérique. Le chêne a poussé dans ce qui était probablement la cour arrière de la mère de l'athlète. Difficile à trouver, cet arbre a été mentionné dans un article du Los Angeles Times daté de 2007. Cornelius Johnson a reçu l'une des nombreuses médailles d'or remportées par les Afro-Américains aux Jeux. Il est retourné aux États-Unis où la ségrégation raciale a continué jusqu'en 1964. Johnson est décédé en 1946.

\* Cornelius Cooper Johnson, né le 28 août 1913 à Los Angeles et mort le 15 février 1946 à San Francisco, est un ancien athlète américain, qui pratiquait le saut en hauteur. En 1936, lors des sélections olympiques américaines, il devient recordman du monde en franchissant 2,07 m. Aux Jeux olympiques d'été de 1936 à Berlin, il devient champion olympique, avec 2,03 m.



*Seedling, Imre Harangi's Olympic Oak, Hajdúsámson, Hungary. Significantly, the Hajdúsámson oak is located next to the memorials in Szabadság tér (Freedom Square). It seems likely that at the time of planting a graft was taken from this tree and planted in Harangi's nearby home town of Nyíradony. The Nyíradony oak subsequently died and was then later replaced, possibly with another graft. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*



*Seedling, Toni Merkens's Olympic Oak, Velodrome, Köln, Germany. Toni Merkens won his Gold Medal for cycling in the Men's 1000m Match Sprint event. His oak is standing, in what is now a carpark, next to Köln's velodrome and stadium. As yet little further information is available about this oak and its recipient though internet sources indicate that Merkens was killed in World War Two on the Eastern Front. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Toni Merkens, vélodrome, Köln, Allemagne. Toni Merkens a remporté la médaille d'or en cyclisme dans l'épreuve de sprint de 1000 m hommes. Son chêne est debout, dans ce qui est aujourd'hui un parking, à côté du vélodrome et du stade de Köln. Pour l'instant peu d'informations supplémentaires sont disponibles sur ce chêne et son destinataire, bien que des sources internet indiquent que Merkens a été tué lors de la Seconde Guerre mondiale sur le front de l'Est.



*Seedling, Willi Kaiser's Olympic Oak, Gladbeck Stadium, Gladbeck, Germany. In his thesis on the Olympic Oaks, James Constandt states that the planting of this tree was delayed by 12 years, due in part to Willi being in a Russian prison. Later, apparently in the face of neglect and disinterest from the Gladbeck City Council, Willi spent the last 14 years of his life caring for his monument himself. He died in 1986. By 1992 the bronze plaque under the tree had completely corroded away and Willi's son began negotiations with the Mayor to arrange a replacement. When this image was made there was a new marble plaque under the tree. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Willi Kaiser\*, Gladbeck Stadium, Gladbeck, Allemagne. Dans son livre Olympic Oaks James Constandt déclare que la plantation de cet arbre a été retardée de 12 ans, en partie à cause de l'enfermement de Willi dans une prison russe. Plus tard, apparemment face à la négligence et

au désintéret de la municipalité de Gladbeck, Willi passa les 14 dernières années de sa vie à s'occuper lui-même de son monument. Il est mort en 1986. En 1992, la plaque de bronze sous l'arbre était dégradée et le fils de Willi a entamé des négociations avec le maire pour organiser son remplacement. Lorsque cette image a été faite, il y avait une nouvelle plaque de marbre sous l'arbre. 2011. Diptyque, impression chacun.

\* Willy Kaiser est un boxeur allemand né le 16 janvier 1912 et mort le 24 juillet 1986 à Gladbeck. Il devient champion olympique aux Jeux de Berlin en 1936 dans la catégorie poids mouches.



*Seedling, Tibor Berczelly, Aladár Gerevich, Endre Kabos, Pál Kovács, László Rajcsányi, and Imre Rajczy's Olympic Oak, Berettyóújfalu, Hungary. In a park beside the main road, in the middle of Berettyóújfalu, are two nearly identical oaks. Though only the other has a plaque, indicating it was awarded to Endre Kabos for the Individual Sabre event, a local hotel owner indicated that this one was for the Sabre Team's Gold Medal. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*



*Seedling, Undine (also Ondina and Trabzon) Valla's Olympic Oak, Stadio Renato Dall'Ara, Bologna, Italy. Valla was the first Italian woman to win a Gold Medal. Her oak had been growing healthily until the stadium was enlarged in 1990 at which time it was either cut down or died as a result of being unable to adapt to its new situation. In 1997 a replacement oak was planted in a ceremony with Valla in attendance. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique de Ondina Valla (également appelée Trebisonda Valla), Stadio Renato Dall'Ara, Bologne, Italie. Valla a été la première femme italienne à remporter une médaille d'or. Le chêne s'est développé naturellement jusqu'à ce que le stade ait été agrandi en 1990, date à laquelle il a été coupé ou est mort parce qu'il était incapable de s'adapter à sa nouvelle situation. En 1997, un chêne de remplacement a été planté lors d'une cérémonie en présence de Valla. 2011.

\*Trebisonda Valla / Ondina Valla est une athlète italienne, née le 20 mai 1916 à Bologne et morte le 16 octobre 2006 à son domicile de L'Aquila. Elle devient championne olympique sur 80 m haies aux Jeux olympiques d'été de 1936 à Berlin après avoir établi un nouveau record du monde lors de la demi-finale.



*Seedling, Unknown Athletes' Olympic Oak #1, Olympic Stadium, Amsterdam, Netherlands. By the canal behind the stadium, this is one of a pair of oaks, growing side by side that were most likely awarded to the swimming relay team of Rie Mastenbroek, Willy den Ouden, Tini Wagner, and Jopie Selbach and to Nida Senff, also a swimmer. Both of these oaks are currently unmarked though historic photos show small intricate round wrought iron fences protecting them. Rie Mastenbroek also received two other oaks in the 100 and 400 metres Freestyle and these were given to the Rotterdam Zoo. According to James Constandt, both of these died "during the awful bombardment" by the German Luftwaffe. 2011. Diptych, C-type prints 1.2 x 1.5m each.*

Chêne olympique des athlètes inconnus #1, Stade olympique, Amsterdam, Pays-Bas. Au bord du canal, il y a deux chênes qui poussent côte à côte, probablement attribués à l'équipe

de relais de natation de Rie Mastenbroek, Willy den Ouden, Tini Wagner, Jopie Selbach et Nida Senff. Ces deux chênes ne sont actuellement pas identifiés, bien que les photos historiques montrent de petites clôtures rondes complexes en fer forgé les protégeant. Rie Mastenbroek a également reçu deux autres chênes pour les épreuves de 100 et 400 mètres nage libre et ceux-ci ont été donnés au zoo de Rotterdam. Selon James Constandt, tous deux sont morts « durant le terrible bombardement » de la German Luftwaffe.



---

#### L'AUTEUR

##### **Armande Jammes**

**Armande Jammes** est paysagiste. Elle est installée dans la Loire et travaille au sein d'une collectivité locale. Également artiste, elle développe parallèlement un travail construit autour, notamment, de l'écriture et de l'investigation. [www.armandejammes.com](http://www.armandejammes.com)

---

#### BIBLIOGRAPHIE

**Slate.fr :**

<http://www.slate.fr/story/121863/jeux-olympiques-recherche-chenes-hitler>

**Der Spiegel :**

<http://www.spiegel.de/einestages/hitlers-olympia-eichen-von-1936-a-953275.html>

**BBC NEWS :** <http://www.bbc.com/news/uk-england-norfolk-22120274> et <http://www.bbc.com/news/uk-england-norfolk-25364423>

**National Public Radio US :**

<https://www.npr.org/2011/07/27/138590488/jesse-owens-legacy-and-hitlers-oak-trees>

James Ross Constandt , *The 1936 Olympic oaks: Where are they now?* – 1994

**Ann Shelton :** <http://www.annshelton.com/works/in-a-forest/>

[http://www.michaelnormand.net/Michael\\_Normand/Hitlers\\_Oaks.html](http://www.michaelnormand.net/Michael_Normand/Hitlers_Oaks.html)

**Wikipedia :** <https://fr.wikipedia.org>

**Wikimedia :** <https://www.wikimedia.fr/>

**Ann Shelton** est née à Timaru, en Nouvelle-Zélande. Ses œuvres photographiques à grande échelle et hyper-réelles de Shelton, internationalement reconnues, fonctionnent à la rencontre des modes conceptuels et documentaires, explorant les contextes sociaux, politiques et historiques qui éclairent les lectures du paysage et de son contenu. Shelton est reconnu comme l'un des principaux photographes néo-zélandais et est le gagnant suprême de deux grands prix d'art contemporain néo-zélandais (2006 et 2010). Son travail *In a Forest* a été montré à Londres, Berlin, Melbourne, Sydney, Espagne, Wellington et Auckland. Shelton est professeure agrégée de photographie à Whiti o Rehua School of Art, Massey University in Wellington, où elle enseigne les beaux-arts et la photographie. Elle est également présidente de Enjoy Public Art Gallery, l'espace artistique le plus ancien de Wellington. Shelton est représentée par Bartley and Company Art et McNamara Gallery. [www.annshelton.com](http://www.annshelton.com)

---

#### POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Armande Jammes** , *Les chênes de 1936*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/6543/>

## Les saules

En commençant notre collection d'arbres et d'arbustes dans un lieu nommé « les noues », nous n'imaginions pas que cette dénomination était à ce point, un résumé très exact des conditions naturelles du site et que nous devrions autant en tenir compte. En effet, le nom « noue » aurait des origines gauloises (nauda) ou moyenâgeuses (noé ou nohé) signifiant terre grasse et humide, marécage. Et sur place nous avons aussi la « doue » devant la maison, c'est-à-dire une mare. Ce nom « doue » étant, semble-t-il, toujours d'origine gauloise comme « la boue », mot encore bien utilisé aujourd'hui.

**Par Geneviève et Alain Sauvé** 18 DÉCEMBRE 2017

Le site est en effet occupé depuis fort longtemps puisqu'on y trouve des objets datant du néolithique (âge de la pierre polie soit environ – 5000 ans) notamment près de la source la plus importante.

Toutefois, nous commençons nos plantations en 1976, année extrêmement sèche et qui fait suite à deux autres années très sèches — 1974 et 1975 — : l'aspect marécageux est bien sûr apparent, mais il paraît, cette année-là, assez peu marqué. Mais, au fil des années, nous allons vite être confrontés à ces sols très argileux (par endroits dès 20 cm de profondeur) où l'eau stagne en surface dès que les pluies sont abondantes, ceci en hiver comme en été, et forme une nappe quasi permanente dès 50 cm de profondeur sur plusieurs ha. Or, comme vous le savez, les racines des arbres, dans la majorité des espèces, ont besoin d'air pour respirer et elles asphyxient en cas d'immersion prolongée. Certaines espèces y sont particulièrement sensibles et ne développent aucun système racinaire dans la partie du sol souvent ennoyée. Elles ne portent alors qu'un système racinaire superficiel : ce qui les rend particulièrement sensibles à la sécheresse lorsque celle-ci s'installe durablement et assèche même les zones marécageuses. Ces constatations et une meilleure connaissance des sols au fur et à mesure que nous plantons plusieurs hectares, nous amènent d'abord à faire des travaux pour que l'eau de surface s'écoule mieux : fil d'eau par exemple (fossé de 30 cm de profondeur à pentes latérales très douces) ; mais pas de drainage : les racines des arbres et arbustes « adorent » se développer dans les tuyaux de drainage et les bouchent en quelques années. D'autre part, dans les zones qui s'énnoient les plus facilement, nous plantons désormais sur butte de terre (apportée d'ailleurs) de 30 cm de hauteur après tassement et sur 3 à 4 m de diamètre. Ces travaux s'avèrent efficaces, mais insuffisants pour conserver certaines espèces exigeantes en sol profond et sain. Il faut donc, dans les sols les plus marécageux utiliser uniquement des espèces capables de supporter de longues périodes de « noyade », voire d'en tirer profit. Les aulnes, les bouleaux, certains chênes, les nyssas, les peupliers en sont capables, mais cette adaptation est limitée. Les champions pour ce genre de situation sont les saules, car leurs racines peuvent respirer « comme les pois-

sons » en absorbant l'oxygène de l'eau. C'est peu le cas pour leurs cousins les peupliers qui demandent des terrains frais, mais dont le système racinaire ne se développe qu'au-dessus de la partie ennoyée du sol et qui ne supportent que temporairement un ennoiment total. Et ceci à condition que l'eau circule dans sol ; ce qui la rend plus riche en oxygène. Ainsi nous commençons dès le début des années 90 une collection de saules (pour atteindre plus de 200 taxons). Un peu plus tard Alain se spécialise dans l'utilisation des saules à des fins de reconstitution de bords de rivières, de filtration des eaux polluées ....

### Un peu de botanique

Les Saules appartiennent à la famille des Salicacées caractérisée par :

Des graines dicotylédones,  
Des fleurs unisexuées, c'est-à-dire dioïques. Il y a donc des plantes mâles et des plantes femelles (rarement les deux),  
Des fleurs sans pétales dites apétales.

Cette famille ne comprend que deux genres : les saules (salix en latin) et les peupliers (populus). Ce nom de genre vient de :

en français actuel, selon les écrits « saule » viendrait du nom de ce genre en ancien allemand (salha) ou anglais (salh)...

en latin le genre Salix viendrait tout simplement de son nom en latin ....

Mais Christopher NEWSHOLM : auteur de WILLOW (le nom des Saules en Anglais) dit que l'origine est celtique — sallis-et signifierait : près (sal) de l'eau (lis).

Leurs caractéristiques morphologiques sont les suivantes :

Toujours des feuilles entières  
Toujours des feuilles simples  
Toujours une seule écaille par bourgeon  
Presque toujours des feuilles alternes



Salix daphnoides : feuillage de fin d'été et éclosion des bourgeons à une seule écaille ©G.Sauvé

### Un peu d'histoire

On a reconnu du pollen de saules dans des formations du Crétacé (-70 à -135 millions d'années). On a ainsi trouvé du pollen de saules sur des « fossiles de nid d'abeilles » de -90 millions d'années. Le genre s'est probablement formé sous climat tropical alors qu'actuellement les saules sont inféodés aux climats tempérés et boréaux.

### Et de géographie

Les saules vivent essentiellement dans l'Hémisphère Nord ; les zones les plus abondantes en espèces et en nombre d'individus sont en Europe, Asie et Amérique du Nord. Mais quelques espèces sont originaires du Mexique, d'Argentine, d'Égypte, d'Afrique du Sud...

Cependant compte tenu de leurs facilités de multiplication et grâce à l'homme qui les utilise depuis très longtemps et les a fait voyager, de très nombreuses espèces ont conquis tout le monde tempéré et se sont hybridées entre elles et avec les espèces locales.

### Diversité

Il y aurait environ 400 espèces de Saules dans le monde, certains disent même 500... mais elles s'hybrident facilement (il y aurait environ 200 hybrides naturels et beaucoup plus d'artificiels) et la diversité morphologique (feuilles, tailles, couleurs des rameaux...) d'une même espèce est particulièrement forte et a permis de créer de très nombreux cultivars. Ainsi, ce n'est parfois pas facile de les nommer avec précision ou certitude... c'est un genre qui montre particulièrement bien combien la diversité de la nature est difficile à appréhender.

### Un peu plus de botanique

Les chatons :

Ils apparaissent avant, en même temps ou après les feuilles, parfois ils apparaissent durant toute la saison de végétation (Salix triandra « semperflorens », le saule amandier à 3 étamines qui fleurit en permanence),

Ils contiennent du nectar ; la fécondation est assurée par les insectes, mais aussi par le vent,

Les étamines sont au nombre de 2 à 5,

Les chatons femelles sont plus discrets et deviennent les fruits.



chatons mâles ©G.Sauvé / chaton femelle

Les fruits et les graines :

La dissémination se fait par le vent grâce à l'écaille poilue grande et très légère,

Les graines sont très petites et très nombreuses.

En mai, les mares et étangs peuvent se retrouver couverts d'une pellicule blanche tellement les fruits cotonneux sont nombreux. Leurs cousins les peupliers, qui font la même chose, sont d'ailleurs appelés « cottonwood » en anglais.

Les feuilles :

Elles sont toujours entières, mais d'épaisseur, de rugosité et de pilosité variées. Quasi toujours à apex pointu. Longueur de 1 à 20 cm et largeur de 5 mm à 10 cm. Il faut aussi signaler, parfois la présence de stipules (dites oreillettes) plus ou moins pérennes.



Salix aurita et Salix gracilistyla ©G.Sauvé

Les rameaux :

Ils sont souvent verdâtres, mais aussi jaunes, rouges, oranges, bicolores... Ils peuvent être très pubescents (Salix lanata par exemple).



exemple de couleurs de jeunes rameaux en hiver ©G.Sauvé

Leur dimensions

Leurs hauteurs vont de plus + 30 m (Salix alba) en passant par des arbustes grands, moyens, petits, mais aussi des nains (Salix herbacea) en zone arctique (5 cm). C'est l'un des plus

petits arbustes au monde !!

### Ecologie et particularités physiologiques

Tous les saules aiment les milieux frais et (ou) humides, mais certains supportent un peu la sécheresse (*Salix atropurpurea*). Ils sont en général « argilophiles » et préfèrent souvent les sols assez riches (alluvions). Leurs racines savent respirer l'oxygène de l'eau : cette caractéristique est très rare parmi les arbres de notre flore. Leurs racines peuvent se néoformer sur toutes les parties de la plante (même sur un tronc de 20 cm de diamètre) et elles sont extrêmement performantes pour chercher l'eau et l'air.

Ce sont des espèces pionnières, spécialistes de la conquête des territoires :

Tous les saules produisent des millions de graines emportées, potentiellement très loin, par le vent et l'eau et même accrochées aux pelages ou aux plumes des animaux, Les rameaux (jeunes ou très vieux) de la majorité des espèces se bouturent, à l'endroit comme à l'envers, de même que les racines grâce à la présence d'amas de cellules indifférenciés partout. Néanmoins le bouturage est peu facile pour, par exemple, *Salix caprea*, *Salix hakuro*, Certaines espèces drageonnent (*Salix interior*), Certaines ont des rameaux très cassants (*Salix fragilis*) ou très souples et longs (divers saules pleureurs) pour conquérir l'espace lors d'épisodes de vents ou d'inondations.



racines de saule poussant dans l'air humide d'une cascade dans le jardin botanique de LYON ©G.Sauvé

### Intérêts des saules

Pour les jardins :

Compte tenu de leurs caractéristiques écologiques, il vaut

mieux ne les installer qu'en sols frais ou au bord des plans d'eau (sans en abuser, car leurs feuilles qui tombent dans les eaux se transforment en vase). Sinon leur beauté et même leur survie ne pourront être assurées que par des arrosages abondants et fréquents.

Il y a pas mal de choix dans la couleur des feuillages : Quelques variétés ont un feuillage panaché. Le plus célèbre est le saule dit « crevette » = *Salix integra hakuro nishiki* (japonais),

Certaines jeunes feuilles sont rouges (*Salix atrocinerea*), d'autres jaunes (*Salix integra*), d'autres blanches ou grises toute l'année (*Salix cinerea*, *lanata*, *hookeriana*), Certaines sont même soyeuses comme le saule 'soie' (*Salix alba 'sericea'*),

Certaines espèces ont des couleurs d'automne précoces et parfois très belles.

Les formes pleureuses sont très célèbres et très utilisées notamment en aménagement urbain en bords de rivière (*Salix babylonica* et *x sepulcralis* par exemple). Certaines variétés ont des feuilles enroulées (*Salix babylonica 'annularis'*) ou des tiges tordues (*Salix matsudana 'tortuosa'*) et bien encore des tiges épaissies et aplaties (*Salix sachalinensis 'Sekka'*).



couleurs d'automne bien marquées et précoces ©G.Sauvé



*Salix sachalinensis 'sekka'* et *salix alba 'sericea'* ©G.Sauvé

Les chatons mâles peuvent être très voyants : rouges (*Salix purpurea*), noirs (*Salix melanostachys*), jaunes (les plus nombreux), mais aussi odorants et mellifères. Et ceci dès janvier selon la météo et les espèces. Ainsi la floraison des saules fait du bien au moral des humains et à l'appétit des insectes téméraires.

Pour d'autres utilisations :

Les saules dits osiers sont utilisés depuis très longtemps pour la vannerie à partir des espèces à bois souple : *S. purpurea*, *viminalis*, *triandra*, *x rubra*...

On tresse aussi des brins vivants pour décorer ou créer des limites. Ces 'objets' sont difficiles à maintenir hors des terrains qui s'y prêtent et en l'absence de tailles fréquentes, Plus étonnant, on a fabriqué des coracles, qui sont de petites

embarcations fluviales ou lacustres légères faites de branchages de saules entrecroisés et recouverts de peaux ou de toiles imperméabilisées, se manœuvrant à la pagaie. On en trouve toujours au Pays de Galles.

Les battes de cricket en Angleterre sont faites en saule blanc variété *coerulea*. (La définition de Wikipédia est la suivante : une batte de cricket est un accessoire en saule et rotin de la forme d'une rame courte maniée par les joueurs de cricket pour frapper la balle).

Pour la fabrication de lien pour la vigne par exemple, Pour le nourrissage du bétail (ruminants et chevaux) en Australie,

Pour la médecine : l'aspirine (acide acétylsalicylique) est un dérivé d'un composant des saules (acide salicylique), récolté autrefois dans l'écorce et synthétisé au 19e siècle,

En génie végétal pour le maintien des berges : en bois morts comme ci-dessous ou en bois vivant pour stabiliser des berges sur le long terme,



stabilisation de berge en bois mort ©G.Sauvé



en bois vivant ©G.Sauvé

En assainissement avec objectif 'zéro rejet' en complément après une épuration par des plantes héliophytes, C'est un bois de feu et un bois d'œuvre médiocre, mais il est utilisé en 'taillis à très courte rotation' sous les climats du nord de l'Europe pour fournir, grâce à une forte production de biomasse, les chaudières des centrales électriques.

## Ils ont aussi quelques défauts

Un vieillissement assez rapide, Il faut être vigilant quant aux racines qui peuvent pénétrer dans les épandages ou les tuyaux d'eau pluviale et usée et les boucher entièrement, dans les caves...

Attention aux saules qui drageonnent, ils sont envahissants, Attention aussi à ne pas laisser envahir les bords de plan d'eau.

## Et quelques maladies

Les saules peuvent subir des attaques de champignons : Tavelure du saule (*Pollaccia saliciperda*) et maladie du saule due à *Marssonina* (*Marssonina salicicola*), des maladies cryptogamiques sur les feuilles très fréquentes lors de printemps humides, mais les arbres atteints refont rapidement des nouvelles pousses,

Chancre (*Cytospora chrysosperma*, *Phomopsis salicina*, *Sphaceloma murrayae*), chancre noir du saule (*Glomerella miyabeana*) sur les jeunes pousses et les blessures.

Des attaques d'insectes :

Des cicadelles aphrophores des saules (*Aphrophora salici*), les larves sont contenues dans les célèbres 'crachats de coucou',

Des pucerons comme le grand puceron noir du saule (*Tuberolachnus salignus*) ou le puceron des écorces (*Pterocomma salicis*), le petit puceron du saule (*Aphisfarinosa*).

En conclusion les saules sont très dynamiques, presque envahissants grâce à leurs modes de reproduction variés et très efficaces... mais seulement en milieu 'bien trempé' si je puis dire. Si, en France, les sécheresses venaient à être plus fréquentes et plus accentuées du fait du réchauffement climatique, ce genre verra peut-être son aire de répartition diminuer et ses utilisations en paysage restreintes....



L'AUTEUR

### Geneviève et Alain Sauvé

**Geneviève et Alain Sauvé** sont les propriétaires de l'Arboretum de la Croix Verte. Ils ont, après avoir fait leurs études d'ingénieurs des Eaux et Forêts dans l'Arboretum des Barres et y avoir fait l'inventaire et la redéfinition botanique de tous les conifères (1976 - 1977), créé dans une propriété familiale une collection d'arbres et d'arbustes. Commencé sur un hectare en 1976, agrandi en 1989 à 2.5 ha, le parc atteint 15 ha depuis 1992.

contact : [sauveg@wanadoo.fr](mailto:sauveg@wanadoo.fr)

Site de l'arboretum : [http://www.parcsetjardins.fr/poitou\\_charentes/deux\\_sevres/parc\\_arboretum\\_de\\_la\\_croix\\_verte-787.html](http://www.parcsetjardins.fr/poitou_charentes/deux_sevres/parc_arboretum_de_la_croix_verte-787.html)

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Geneviève et Alain Sauvé**, *Les saules*, Openfield numéro 10, Décembre

2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/les-saules/>

# Une année dans le Finnmark, épisode 3

Paysagiste à Alta pendant un an, je souhaite faire partager ce que fut mon quotidien. J'ai donc entrepris d'écrire de courts récits mensuels où je développe un moment lié aux pratiques de ce territoire. Il s'agit tantôt de raconter ses paysages, ses usages, son climat si particulier mais également, de montrer comment le réchauffement climatique impacte directement ces espaces.

Par **Lucie D'Heygère** 18 DÉCEMBRE 2017

*Ett år i Finnmark, norske Lappland, Sledehundeløp, mars 2017*

11.03.2017, 11h45 – Le départ

Je me réveille surexcitée à l'idée d'aller voir le départ de la course. Je n'ai jamais assisté à un tel événement. Après un petit déjeuner rapide, j'empile les couches de vêtements et sort. Tout est blanc. Cinquante centimètres de neige fraîche sont tombés cette nuit et se sont accumulés devant la porte. Je me fraye un chemin jusqu'à la route qui ressemble plus à une piste gelée malgré les efforts répétés de la déneigeuse. Depuis plusieurs semaines, l'asphalte se trouve à une trentaine de centimètres sous un amas de neige tassée. Des ornières glacées d'un mètre cinquante de haut encadrent ce qu'il reste du jardin. Le temps dégagé du début de matinée a laissé place à un ciel blanc gris qui s'éclaircit par moment. Le vent fait tournoyer les quelques flocons qui tombent mollement. Plusieurs personnes emmitouflées dans leurs dou-dounes se dirigent vers le centre-ville où a lieu le départ. À mesure que je me rapproche, on peut entendre les aboiements des chiens.

[Finnmarksløpetet](#)<sup>[2]</sup> est la plus grande course de chiens de traîneaux d'Europe. Elle rassemble environ 120 *mushers*<sup>[3]</sup> et plus de 1000 chiens. Les participants effectuent une boucle plus ou moins longue en fonction de leur âge et de la taille de leur attelage. La catégorie Junior est représentée par des jeunes de 15 à 18 ans qui parcourent 220 kilomètres accompagnés de leurs 6 chiens. La seconde catégorie est composée de *mushers* avec un attelage de 8 chiens, pour un parcours de 545 km. Et enfin, la troisième catégorie effectue un parcours de 1068 km à travers toute la région du Finnmark avec un attelage de 14 chiens.



Les trois parcours de la course du Finnmark ©D'Heygère Lucie / Source cartes : [www.finnmarksløpet.no](http://www.finnmarksløpet.no) (consulté en septembre 2017)

Le départ et l'arrivée de la course ont lieu au cœur d'Alta. C'est l'un des rares moments de l'année où la ville s'anime. Je décide de remonter la rue principale, depuis le parking de l'université jusqu'au début de la piste qui descend dans la vallée.

EXTRAIT\_AUDIO\_mars\_2017\_dheygere / Vacarme en coulisse : (©D'Heygère Lucie)

Il règne un vacarme d'enfer. Tous les chiens aboient, sautent, glapissent ou hurlent. Ils sont impatients de prendre le départ. Il fait -12 degrés Celsius. La température est idéale. Avec leurs fourrures épaisses, les chiens ne supportent pas des températures très élevées. Malgré le peu de soleil, la réflexion de la neige me fait mal aux yeux. J'ai fait l'erreur d'oublier mes lunettes de soleil. Les camionnettes des *mushers* sont entassées sur le parking de l'université. Leurs portes ouvertes laissent entrevoir de petites cases individuelles grillagées garnies de paille ainsi que du matériel. C'est l'ébullition.

Tout le monde tente de garder son calme, entre excitation et stress lié aux préparatifs. Seul le public semble entendre le raffut produit par les canidés. Des équipes de tournage tentent d'interviewer des participants tandis que les familles des *mushers* aident à harnacher les chiens dont certains ont le diable au corps. D'autres, moins motivés, regardent autour d'eux, la queue entre les pattes. Plus loin, une dizaine d'husky sanglés de rose et bottines assorties aux pattes hurlent en attendant leur maîtresse. Une blonde, queue de che-

val et casquette fuchsia sur la tête, émerge finalement d'un véhicule.

Je quitte cette joyeuse cacophonie et me dirige vers la ligne de départ. Les attelages partent les uns après les autres. Les organisateurs chronomètrent les équipes. Une fois le départ donné, chaque minute compte. Il y a plusieurs années, deux chiens sont morts d'épuisement lors de la course. Cet évènement avait fait polémique et terni l'image de la course. Depuis des vétérinaires contrôlent l'état de santé des chiens à chaque point de relai et une durée minimum de repos a été instaurée entre chaque distance parcourue.

Dans la rue qui mène à la ligne de départ, deux traîneaux attendent leur tour. Les chiens ne tiennent plus en place. Certains courent sur place tentant de faire avancer le traîneau retenu à l'arrière par un quad. Des bénévoles en gilets fluo aident les mushers à tenir leurs attelages. La voix du présentateur annonce les noms des candidats et de leurs chiens au fur et à mesure de leur passage, ainsi que quelques mots d'encouragement que je n'arrive pas à distinguer. Chaque prise de parole est suivie d'applaudissements et d'acclamations de la foule. Les premiers à partir sont les candidats qui vont parcourir une boucle de 1068 km. Ils suivent l'ancienne route de distribution du courrier à travers le Finnmark. L'atmosphère est particulièrement joyeuse et des drapeaux de tous les pays participants ont été accrochés aux mâts des lampadaires.

Arrivée à l'entrée du centre-ville, il devient difficile de se frayer un chemin entre les bâtiments et la foule agglutinée le long des barrières. Les cris des enfants se mêlent aux aboiements des chiens. Les conversations et les applaudissements des adultes se mélangent à la voix enjouée du présentateur. Une Japonaise en doudoune bleu ciel tente de faire un selfie au milieu de la foule. De l'autre côté de la rue, la petite terrasse du bar Barilla est pleine à craquer. Cafés et bières à la main, des gens sont debout sur les chaises pour mieux voir la piste.

Le départ se trouve à l'angle de l'imposant bâtiment en brique qui accueille le cinéma et la bibliothèque. Une structure gonflable rouge ornée d'une photo de chien aux yeux bleu azur marque la ligne de départ. Le centre-ville a été réaménagé il y a quelques années. L'allée piétonne principale, qui va du cinéma à la cathédrale, a été dessinée spécialement pour accueillir l'évènement. Ainsi, les bancs et les mâts d'éclairage ont été disposés trois ou quatre mètres de part et d'autre de l'espace central qui accueille la piste destinée à la course.

Les spectateurs se pressent contre les barrières en bois le long de l'allée centrale où passent les traîneaux. Des enfants emmitoufflés dans des combinaisons colorées rampent sous les barrières et tendent la main pour que les *mushers* la tapent en passant.

Je remonte la rue afin de trouver un endroit plus calme d'où je puisse voir les traîneaux passer. Un peu plus loin, je croise Lillian, ma collègue de travail, accompagnée de sa mère. Je bégaye quelques mots de politesse en norvégien et nous

échangeons quelques banalités à propos de la course. Elle m'explique que les premières courses ont eu lieu dans les années 80. Au début, il n'y avait pas beaucoup de participants. Mais aujourd'hui, la course devient de plus en plus célèbre et attire de plus en plus de concurrents. Paradoxalement, à cause du dérèglement climatique, la période où la neige est assez épaisse pour pouvoir y faire glisser un traîneau est de plus en plus courte.

Lillian et sa mère me laissent méditer sur ces paroles et s'éloignent. Je les salue et continue ma route vers l'escargot métallique que forme la cathédrale. Appareil photo à la main, j'essaie de saisir les meilleurs clichés. Je remonte l'allée centrale pour m'éloigner un peu de la foule. Une fois loin de la ligne de départ, les aboiements ont laissé place au doux son du glissement des traîneaux sur la neige et au halètement régulier des chiens. La foule le long de la piste s'est éclaircie et il devient plus facile de prendre des photos. Quelques personnes sont assises sur des chaises pliantes au milieu de la neige, thermos de café à la main.

– *God tur*[4] ! lancé-je à une jeune fille dont deux nattes blondes dépassent de son bonnet et descendent de part et d'autre de ses joues.

Sourire aux lèvres, elle tape dans ma main en me remerciant avant de s'éloigner avec son attelage. Je suis admirative, et un peu envieuse aussi, devant ses jeunes *mushers* qui vont devoir affronter, avec leurs chiens, le froid et la fatigue au milieu de paysages incroyables.

Nikola, un collègue architecte, me sort de ma rêverie. Nous décidons d'aller rejoindre nos autres collègues de travail près de la ligne de départ. Nous remontons les quelques mètres qui nous séparent du centre-ville. Un petit marché traditionnel contraste avec la tente commerciale vendant des articles au logo de la course. A l'intérieur, un grand écran affiche une carte du Finnmark où l'on voit les trois parcours. Des petits points rouges représentant chaque participant avancent lentement le long des tracés colorés. Après un rapide tour du marché, nous retrouvons Jens et sa famille en compagnie de Franziska autour d'une soupe de champignon et d'une tranche de saumon grillée. Je me brûle l'œsophage en avalant la soupe, mais j'ai tellement froid que cela n'a pas d'importance. Nous nous serrons autour d'un des feux, assis sur des ballons de paille recouverts de peaux de renne. Malgré mes deux paires de chaussettes, mes pieds se sont transformés en briques dans mes chaussures. Je ne sens plus mes mains. Je tente de me moucher, mais mes doigts viennent s'écraser sur mon visage sans que je puisse les contrôler.

La foule aux doudounes colorées s'est éclaircie. Tous les candidats sont désormais partis. Quelques personnes traînent encore autour des stands de cafés et des feux afin de se réchauffer. D'autres discutent les prix d'une peau de renne, d'une fourrure de renard ou d'une paire de chaussettes en laine tricotée main. L'ambiance chaleureuse et festive d'il y a quelques heures est retombée.

13.03.2017 – 19h05

C'est le début de soirée et je suis à l'agence. Je dois finir un plan pour le lendemain. Durant la journée, j'ai entendu les acclamations et la musique annonçant le début des arrivées. Les bureaux où je travaille se trouvent en centre-ville, dans l'un des bâtiments qui bordent l'allée principale. J'affiche sur mon écran la carte indiquant les balises GPS. Après un rapide coup d'œil, je constate que tous les candidats Junior ont terminé. Le classement indique que la norvégienne Tuva Almås a été la plus rapide. À côté, un autre tableau montre que des participants de la catégorie des 545 km ont commencé à arriver. Quelques noms sont déjà affichés. Deux petits points rouges se rapprochent doucement. Ils ont déjà passé Jodka, le dernier point relai avant Alta. Passée cette étape, il faut compter environ 3 heures avant l'arrivée de l'attelage. Je zoome sur la carte. Ils sont à peu près à mi-chemin entre Jodka et Alta. Si je me dépêche de finir mon plan, j'ai le temps de rentrer chez moi, de prendre une

douche et de retourner en centre-ville. Je m'active et poursuis mon travail. Plus d'une heure après, j'enregistre mon plan et éteins mon ordinateur. Je passe par la cuisine pour déposer ma tasse de thé vide dans le lave-vaisselle. Le couloir est silencieux. La lumière jaune du vestiaire est encore allumée. Je quitte ma paire de bottines pour mes Caterpillar®, enfile mes vêtements de ski et quitte l'agence. Il fait déjà nuit depuis longtemps.

Après une douche bien chaude, je renfile mes couches de vêtements et vérifie une dernière fois la carte GPS sur mon ordinateur. Les deux points rouges se suivent. Ils ne sont plus très loin. Je claques la porte de la maison et m'aide de la lumière de mon téléphone portable pour trouver le trou de la serrure. Mes colocataires n'ont pas pris le temps de dégager la neige qui s'est accumulée devant la maison pendant la journée. Je me retrouve à nouveau ensevelie jusqu'aux genoux. Tout en me frayant un chemin dans la neige jusqu'à la route, je jette un coup d'œil au ciel. Pas d'aurore boréale ce soir.

Il est 22h passé lorsque j'atteins le centre-ville qui n'est que peu éclairé. La piste où a lieu l'arrivée est quant à elle illuminée comme en plein jour par quatre gros projecteurs. Les gradins de bois sont quasiment vides. Seuls les proches des participants, quelques organisateurs et vétérinaires sont présents. L'atmosphère est bien plus intime que lors du départ. J'ai presque l'impression d'assister à une scène familiale. Il est tard. La lumière des bureaux vides forme une série de rectangles jaunes sur les façades des bâtiments. La fatigue se fait sentir.

Quand soudain, la musique annonçant l'arrivée des participants se fait entendre. Je me penche sur la barrière pour les voir arriver. La voix enjouée du présentateur retentit. J'aperçois le halo de deux lumières frontales dans l'obscurité. Ils sont côte à côte. La musique triomphante apporte un côté dramatique à la situation. Les traîneaux arrivent plus lentement que je ne l'aurais imaginé. Les chiens sont exténués. Leur respiration brûlante forme des petits nuages de fumée que la lampe frontale souligne dans la nuit. Ils trottent en rythme. Je suis émue de les voir après tous ses kilomètres

parcourus. L'un d'eux bifurque finalement sur la piste principale et passe sous la structure gonflable de la ligne d'arrivée. Quelques applaudissements retentissent. Le *musher* arrête son traîneau et descend. Il prend dans les bras des amis qui lui tendent une bière. Une vétérinaire scanne le cou des chiens où sont implantées les puces électroniques destinées à les identifier. A chaque bip, elle prend note dans un carnet qu'elle tient à la main. Sa mission terminée, elle fait signe de faire avancer le traîneau. Le second attelage a droit à la même inspection. Les chiens attendent, regardent autour d'eux. Certains se roulent dans la neige pour se rafraîchir. Les deux *mushers* discutent chacun de leur côté avec des organisateurs de la course ou des membres de leur famille. Seulement l'un des deux a pris le temps de féliciter ses chiens. Pendant ce temps, une femme distribue des saucisses oranges aux animaux.

Le premier traîneaux est finalement évacué vers la camionnette qui attend un peu plus loin. L'attelage est accompagné par quelques personnes. Un petit garçon en manteau bleu part sur le traîneau avec son père. Je les regarde s'éloigner.

#### **17.03.2017, 20h45 – Après 1068 kilomètres, 6 jours, 9 heures et 4 minutes**

Un caméraman traverse lentement la piste. Le présentateur annonce l'arrivée du premier traîneau de la catégorie des 1068 km. Les spectateurs crient et applaudissent. Quelques flocons tombent. La foule se presse contre les barrières. Seuls les proches, les passionnés et ceux qui ont suivi la course sur les réseaux sociaux savent que le premier participant est à l'approche. L'excitation est palpable.

Le présentateur cesse de parler et la musique commerciale reprend le dessus. La foule se rassemble. Les gradins de bois se sont finalement remplis. Quelques drapeaux norvégiens s'agitent dans les airs tandis que le phare de l'attelage se dessine au bout de la rue. Enfin ! La musique triomphante démarre. Les spectateurs se penchent sur les barrières pour mieux voir. Les chiens trottent, la langue pendante, dans leurs manteaux bleu ciel et leurs bottines orange. Certains remuent la queue en voyant la foule qui les attend. Le présentateur annonce leurs noms ainsi que celui du gagnant. Petter Jahnsen.

Le traîneau glisse sous l'arche gonflable et s'arrête. Un homme, une cinquantaine bien avancée, le visage cerné et heureux descend de son traîneau. Il remonte l'attelage en levant les bras au ciel, échange quelques accolages avec des organisateurs en tenue orange avant de se diriger vers ses deux chiens de tête et les prend dans ses bras. Les photographes se précipitent pour immortaliser l'instant. L'homme embrasse et félicite ses chiens.

Une femme lui apporte une couronne faite de thuya et d'un gros ruban de plastique rouge. Après une poignée de main et quelques paroles inaudibles, Petter passe la couronne autour du cou de l'un de ses chiens. Photographes professionnels et amateurs se bousculent pour prendre les meilleurs clichés de l'attelage. Les commentaires du présentateur et la musique

monopolisent l'espace sonore. Les chiens lèchent leurs pattes douloureuses et s'ébrouent. Le gagnant pose finalement la couronne sur son traîneau avant de sortir un sachet rempli de viande qu'il distribue mécaniquement à ses animaux. Elle est congelée par le froid. Les chiens semblent ne pas s'en rendre compte. Les journalistes et photographes trépigent, pleins d'énergie et d'impatience. Les joues rougies par le froid, le norvégien épuisé commence à répondre aux multiples questions des journalistes.

### 18.03.2017 – 13h22 Remise des prix pour la course des 1068kms

Lorsque j'arrive près de la ligne d'arrivée, la remise des prix a déjà commencé. Les gradins sont pleins. Un petit podium a été mis en place près de la structure gonflable. Il y a un peu de monde. Je me fraye un chemin entre les doudounes colorées. L'hymne norvégien résonne tandis qu'un groupe d'enfants d'une dizaine d'années remonte l'allée avec les drapeaux des pays participants à la course. Le ciel est couvert de nuages gris. Avant de partir, mon thermomètre affichait -14 degrés Celsius. Je frotte mes mains. Malgré mes gants, je n'arrive pas à les réchauffer. Je les mets finalement dans mes poches.

Le présentateur prend la parole. J'arrive simplement à saisir que la ministre de la Culture est présente. Une femme d'une trentaine d'années s'avance. Un bonnet avec le logo de la course sur la tête. Elle est blonde, évidemment.

Les sponsors de la course sont énumérés et remerciés. Les chiens ont disparu. Le public applaudit. Je ne retrouve pas l'ambiance et l'excitation du départ de la course. Les trois premiers participants sont appelés chacun leur tour par le présentateur.

Premier, Petter Jahnsen. 6 jours, 9 heures et 4 minutes.

Deuxième Marit Beate Kasin. 6 jours, 9 heures et 19 minutes.

Troisième, Lasse Austgarden. 6 jours, 11 heures.

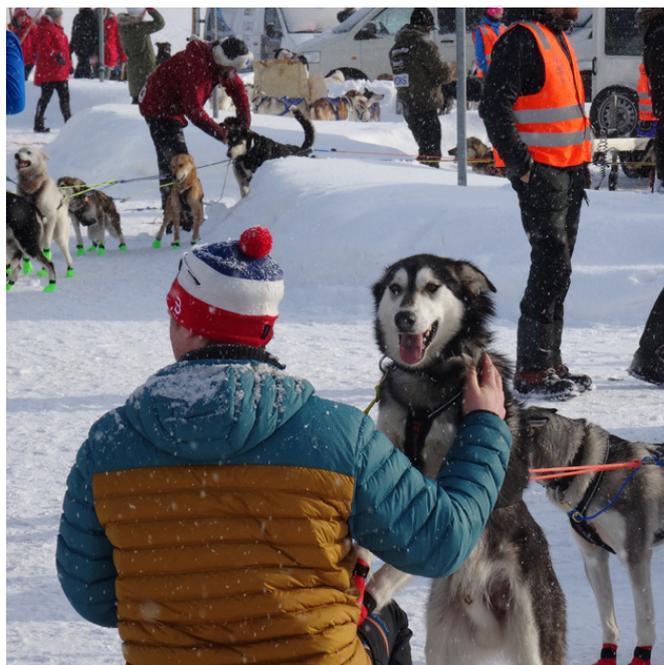
Ils s'avancent un à un, encore fatigués après une courte nuit de sommeil. La ministre de la Culture les félicite et échange quelques mots inaudibles avec le vainqueur. Chacun a droit à une médaille et un bouquet de fleurs composé de quelques roses et branches de saule. Les photographes mitraillent la scène. Le présentateur annonce les lots gagnés par les trois champions. Je ne comprends pas tout, mais j'entends qu'il s'agit d'une voiture et d'une *hytte*[5].

Je regarde autour de moi et les seuls canidés que j'aperçois sont ceux des spectateurs. Je suis surprise de ne voir aucun des chiens ayant participé à la course. Seul le candidat arrivé troisième a pris la peine de faire monter l'un de ses chiens sur le podium. L'animal à la fourrure blanche et noire est assis aux pieds de son maître et regarde autour de lui, agité.

Les autres concurrents sont appelés un par un et viennent se mettre en ligne à côté du podium. Ils sont tous vêtus de façon similaire, emmitouflés dans leurs doudounes, dossards

bleus, *luene*\*[6] vissé sur la tête. Chacun se voit remettre un large carton rectangulaire symbolisant la somme d'argent gagnée. Les noms des candidats qui n'ont pas encore terminé la course sont également énumérés.

La ministre de la Culture prononce un discours. Les candidats sont remerciés une dernière fois sous les applaudissements de la foule. La cérémonie s'achève. Les gens se dispersent. C'est le temps d'une dernière interview pour les gagnants. Le présentateur termine son monologue. Infatigable, il invite l'assistance à se retrouver en mars 2018 pour la prochaine course.



Impatience : ©D'Heygère Lucie



Paparazzi ©D'Heygère Lucie



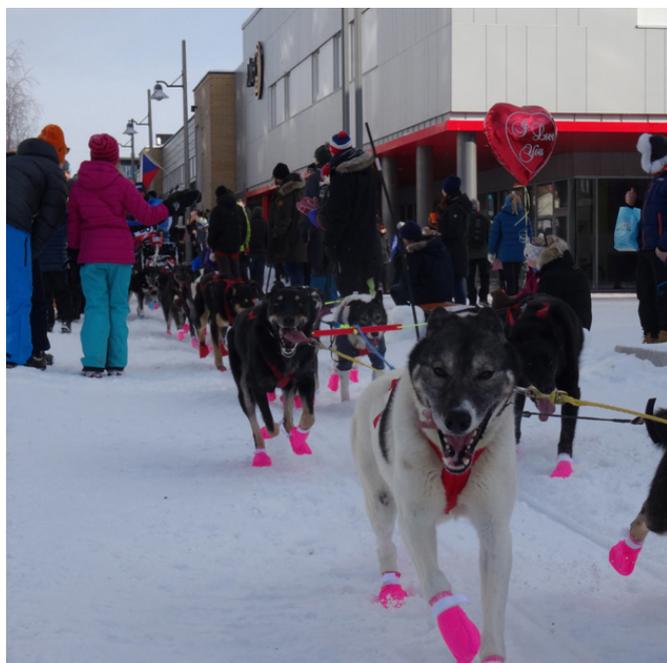
Attendre, encore ©D'Heygère Lucie



C'est parti ! ©D'Heygère Lucie



Sur le chemin du départ ©D'Heygère Lucie



God tur ©D'Heygère Lucie



Vers l'aventure ©D'Heygère Lucie



Victoire ©D'Heygère Lucie



Arrivée dans la nuit ©D'Heygère Lucie



L'AUTEUR

### Lucie D'Heygère

**Lucie D'Heygère**, ingénieure-paysagiste diplômée de l'École de la Nature et du Paysage de Blois, en 2016. Partagée entre la France et la Norvège, elle travaille actuellement à l'agence Smedsvig Landskapsarkitekter, à Bergen après avoir passé une année à Alta, en Laponie norvégienne.

BIBLIOGRAPHIE

[1] Région située au-delà du cercle polaire arctique et comprenant le Nord de la Norvège, de la Suède, de la Finlande et de la Russie.

[2] « La course du Finnmark » en norvégien.

[3] Meneur d'un attelage de chiens de traîneaux.

[4] Littéralement « Bon voyage » en norvégien

[5] Mot norvégien qui désigne une cabane ou une maison secondaire dont les norvégiens sont très friands. Elle se situe souvent dans un endroit reculé et dispose d'un confort spartiate afin d'être au plus proche de la nature.

[6] Mot norvégien pour désigner un chapeau ou un bonnet en laine assez grand pour couvrir aussi les oreilles.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

**Lucie D'Heygère**, *Une année dans le Finnmark, épisode 3*, Openfield numéro 10, Décembre 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/12/18/6624/>